LII 1183

LE CAFFÉ,

OU

L'ECOSSAISE,

COMÉDIE.

PAR Mr. HUME, PRETRE ECOSSAIS.

Traduite en Français par JEROME CARRÉ.

Nouvelle Edition avec des Additions & des Corrections, & telle qu'on doit la donner au Théâtre de la Comédie Françaiſe à Paris.

NAPOLI

A MARSEILLE,

Chez JEAN MOSSY, Imprimeur du Roi, & de la Marine, & Libraire, au Parc.

M. DCC. LXXV.

Avec Approbation & permiſſion.

ACTEURS.

Maître FABRICE, tenant un Caffé avec des Appartemens.

LINDANE, Ecoſſaiſe,

MONROSE, Seigneur Ecoſſais.

LE LORD MURRAI.

POLLY, ſuivante.

FRÉEPORT, *qu'on prononce* FRIPORT, gros Négociant.

FRELON, Ecrivain de Feuilles, & fripon.

LADY ALTON, *on prononce*, LEDY.

Pluſieurs Anglais qui viennent au Caffé.

Domeſtiques.

La Scene eſt à Londres.

LE CAFFÉ,

OU

L'ECOSSAISE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

(La Scene repréſente un Caffé & des chambres ſur les ailes, de façon qu'on peut entrer de plein-pied des appartemens dans le Caffé.)

FRELON *(dans un coin, auprès d'une table ſur laquelle il y a une Ecritoire & du Caffé, liſant la Gazette.)*

QUe de nouvelles affligeantes ! des graces répandues ſur plus de vingt perſonnes ! aucune ſur moi ! Cent guinées de gratification à un Bas-Officier, parce qu'il a fait ſon devoir ; le beau mérite ! Une penſion à l'Inventeur d'une machine qui ne ſert qu'à ſoulager des Ouvriers ! une à un Pilote ! des places à des gens de Lettres ! & à moi rien !

encor encor & à moi rien.. *(Il jette la Gazette & ſe promene.)* Cependant je rends ſervice à l'Etat, j'écris plus de feuilles que perſonne, je fais enchérir le papier... & à moi rien ! Je voudrais me venger de tous ceux à qui on croit du mérite. Je gagne déjà quelque choſe à dire du mal, ſi je peux parvenir à en faire, ma fortune eſt faite. J'ai loué des ſots, j'ai dénigré les talens ; à peine y a-t-il là de quoi vivre. Ce n'eſt pas à médire, c'eſt à nuire qu'on fait fortune.

(au Maître du Caffé.)

Bon jour, Monſieur Fabrice, bon jour. Toutes les affaires vont bien, hors les miennes : j'enrage.

FABRICE.

Monſieur, Frélon, Monſieur Frélon, vous vous faites bien des ennemis.

FRELON.

Oui, je crois que j'excite un peu d'envie.

FABRICE.

Non, ſur mon ame, ce n'eſt point du tout ce ſentiment-là que vous faites naître : écoutez ; j'ai quelque amitié pour vous ; je ſuis fâché d'entendre parler de vous comme on en parle. Comment faites-vous donc pour avoir tant d'ennemis, Monſieur Frélon ?

FRELON.

C'eſt que j'ai du mérite, Monſieur Fabrice.

FABRICE.

Cela peut être, mais il n'y a encore que vous qui me l'ayez dit ; on prétend que vous êtes un ignorant ; cela ne me fait rien ; mais on ajoute que vous êtes malicieux, & cela me fâche, car je ſuis bon homme.

FRELON.

J'ai le cœur bon, j'ai le cœur tendre, je dis un peu de mal des hommes, mais j'aime toutes les femmes, Monſieur Fabrice, pourvu qu'elles ſoient jolies ; & pour vous le prouver, je veux abſolument que vous m'introduiſiez chez cette aimable perſonne qui loge chez vous, & que je n'ai pu encor voir dans ſon appartement.

FABRICE.

Oh pardi ! Monſieur Frélon, cette jeune perſonne-là n'eſt guere faite pour vous ; car elle ne ſe vante jamais, & ne dit de mal de perſonne.

FRELON.

Elle ne dit de mal de perſonne, parce qu'elle ne connoît perſonne. N'en ſeriez-vous point amoureux, mon cher Monſieur Fabrice ?

FABRICE.

Oh non, elle a quelque choſe de ſi noble dans ſon air, que je n'oſe jamais être amoureux d'elle : d'ailleurs ſa vertu...

FRELON.

Ah, ah, ah, ah, ſa vertu !....

FABRICE.

Oui. Qu'avez-vous à rire ? Eſt-ce que vous ne croyez pas à la vertu, vous ? Voilà un Equipage de Campagne qui s'arrête à ma porte : Un domeſtique en livrée qui porte une malle : c'eſt quelque Seigneur qui vient loger chez moi.

FRELON.

Recommandez-moi vîte à lui, mon cher ami.

SCENE II.

Le Chevalier MONROSE, FABRICE, FRELON.

MONROSE.

VOus êtes Monſieur Fablice, à ce que je crois ?

FABRICE.

A vous ſervir, Monſieur.

MONROSE.

Je n'ai que peu de jours à reſter dans cette Ville ! O Ciel ! daigne m'y protéger... Infortuné que je ſuis !... On m'a dit que je ſerois mieux chez vous qu'ailleurs, que vous êtes un bon & honnête homme.

FABRICE.

Chacun doit l'être. Vous trouverez ici, Monſieur, toutes les commodités de la vie, un appartement aſſez propre, table d'hôte, ſi vous daignez me faire cet honneur, liberté de manger chez vous, l'a-

muſement de la converſation dans le Caffé.

MONROSE.

Avez-vous ici beaucoup de locataires?

FABRICE.

Nous n'avons à préſent qu'une jeune perſonne très-belle & très-vertueuſe.

FRELON.

Eh oui, très-vertueuſe, eh, eh.

FABRICE.

Qui vît dans la plus grande retraite.

MONROSE.

La jeuneſſe & la beauté ne ſont pas faites pour moi : qu'on me prépare, je vous prie, un appartement où je puiſſe être en ſolitude... Que de peines!... Y a-t-il quelque nouvelle intéreſſante dans Londres?

FABRICE.

Monſieur Frélon peut vous en inſtruire, car il en fait; c'eſt l'homme du monde qui parle & qui écrit le plus; il eſt très-utile aux Etrangers.

MONROSE, *en ſe promenant.*

Je n'en ai que faire.

FABRICE.

Je vais donner ordre que vous ſoyez bien ſervi.

(Il ſort.)

FRELON.

Voici un nouveau débarqué : c'eſt un grand Seigneur ſans doute; car il a l'air de ne ſe ſoucier de perſonne. Milord, permettez que je vous préſente mes hommages, & ma plume.

MONROSE.

Je ne ſuis point Milord; c'eſt être un ſot de ſe glorifier de ſon titre, & c'eſt être un fauſſaire de s'arroger un titre qu'on n'a pas. Je ſuis ce que je ſuis; quel eſt votre emploi dans la maiſon?

FRELON.

Je ne ſuis point de la maiſon, Monſieur, je paſſe ma vie au Caffé, j'y compoſe des Brochures, des Feuilles : je ſers les honnêtes gens. Si vous avez quelque ami à qui vous vouliez donner des éloges ou quelque ennemi dont on doive dire du mal, quelque Auteur à protéger ou à décrier, il n'en coûte qu'une piſtole par paragraphe. Si vous voulez faire

quelque connoiſſance agréable ou utile, je ſuis votre homme.

MONROSE.

Et vous ne faites point d'autre métier dans la Ville ?

FRELON.

Monſieur, c'eſt un très-bon métier.

MONROSE.

Et on ne vous a pas encore montré en public, le cou décoré d'un colier de fer de quatre pouces de hauteur ?

FRELON.

Voilà un homme qui n'aime pas la littérature.

SCENE III.

FRELON, *(ſe remettant à ſa Table.) Pluſieurs perſonnes paroiſſent dans l'intérieur du Caffé.* MONROSE, *avance ſur le bord du Théâtre.*

MONROSE.

MEs infortunes ſont-elles aſſez longues, aſſez affreuſes ? Errant, proſcrit, condamné à perdre la tête dans l'Ecoſſe ma patrie : j'ai perdu mes honneurs, ma femme, mon fils, ma famille entiere : une fille me reſte, errante comme moi, miſérable, & peut-être déshonorée ; & je mourrai donc ſans être vengé de cette barbare famille de *Murai* qui m'a perſecuté, qui m'a tout ôté, qui m'a rayé du nombre des vivans ! car enfin, je n'exiſte plus ; j'ai perdu juſqu'à mon nom, par l'Arrêt qui me condamne en Ecoſſe ; je ne ſuis qu'une ombre qui vient errer autour de ſon tombeau.

(Un de ceux qui ſont entrés dans le Caffé, frappant ſur l'épaule de Frélon *qui écrit.)*

Eh bien, tu étois hier à la Piece nouvelle ; l'Auteur fut bien applaudi : c'eſt un jeune homme de mérite & ſans fortune, que la Nation doit encourager.

UN AUTRE.

Je me ſoucie bien d'une Piece nouvelle. Les af-

faires publiques me déſeſperent; toutes les denrées ſont à bon marché; on nage dans une abondance pernicieuſe; je ſuis perdu, je ſuis ruiné.

FRELON, *écrivant.*

Cela n'eſt pas vrai, la Piece ne vaut rien; l'Auteur eſt un ſot, & ſes protecteurs auſſi; les affaires publiques n'ont jamais été plus mauvaiſes; tout renchérit; l'Etat eſt anéanti; & je le prouve par mes Feuilles.

UN SECOND.

Tes Feuilles ſont des feuilles de Chêne; la vérité eſt que la Philoſophie eſt bien dangereuſe; & que c'eſt elle qui nous a fait perdre l'Iſle de Minorque.

Le Chevalier MONROSE, *toujours ſur le devant du Théâtre.*

Le fils de Milord Murrai me payera tous mes malheurs. Que ne puis-je au moins, avant de périr, punir par le ſang du fils, toutes les barbaries du pere!

UN TROISIEME INTERLOCUTEUR, *dans le fond.*

La piece d'hier m'a paru très-bonne.

FRELON.

Le mauvais goût gagne; elle eſt déteſtable.

LE TROISIEME INTERLOCUTEUR.

Il n'y a de déteſtable que tes critiques.

LE SECOND.

Et moi, je vous dis que les Philoſophes font baiſſer les fonds publics, & qu'il faut envoyer un autre Ambaſſadeur à la Porte.

FRELON.

Il faut ſiffler la piece qui réuſſit, & ne pas ſouffrir qu'il ſe faſſe rien de bon.

(Ils parlent tous quatre en même temps.)

UN INTERLOCUTEUR.

Va, s'il n'y avait rien de bon, tu perdrais le plus grand plaiſir de la ſatyre. Le cinquième acte ſur-tout, a de très-grandes beautés.

UN SECOND INTERLOCUTEUR.

Je n'ai pu me défaire d'aucune de mes marchandiſes.

LE TROISIEME.

Il y a beaucoup à craindre cette année pour la Jamaïque ; les philoſophes la feront prendre.

FRELON.

Le quatrième & le cinquième acte ſont pitoyables.

MONROSE, *ſe retournant.*

Quel ſabat !

LE PREMIER INTERLOCUTEUR.

Le gouvernement ne peut pas ſubſiſter tel qu'il eſt.

LE TROISIEME INTERLOCUTEUR.

Si le prix de l'eau des Barbades ne baiſſe pas, la piatre eſt perdue.

MONROSE.

Se peut-il que toujours, & en tout pays, dès que les hommes ſont raſſemblés, ils parlent tous à la fois ! quelle rage de parler, avec la certitude de n'être point entendu !

Mr. FABRICE, *arrivant avec une ſerviette.*

Meſſieurs, on a ſervi ; ſur-tout, ne vous querellez point à table, ou je ne vous reçois plus chez moi. *(à Monroſe.)* Monſieur, veut-il nous faire l'honneur de venir dîner avec nous ?

MONROSE.

Avec cette cohue ? non, mon ami, faites-moi apporter à manger dans ma chambre.

(MONROSE, *ſe retire, & dit à part à* FABRICE.)

Ecoutez, un mot : Mylord Falbrige eſt-il à Londres ?

FABRICE.

Non, mais il revient bientôt.

MONROSE.

Eſt-il vrai qu'il vienne ici quelquefois !

FABRICE.

Il me fait cet honneur.

MONROSE.

Cela ſuffit : Bon jour. *(Il ſort.)*

FABRICE.

Cet homme-là me paraît accablé de chagrins & d'idées : Je ne ſerais point ſurpris qu'il allât ſe tuer là-haut ; ce ſerait dommage, il a l'air d'un honnête homme.

Les ſurvenans ſortent pour dîner. Frélon *eſt toujours à la table où il écrit.* Fabrice *frappe à l'Appartement de* Lindane.

SCENE IV.

FABRICE, Mdlle. POLLY, FRELON.

FABRICE.

Mademoiſelle Polly, Mademoiſelle Polly!

POLLY.

Eh bien, qu'y a-t-il, notre cher hôte?

FABRICE.

Seriez-vous aſſez complaiſante pour venir dîner en compagnie?

POLLY.

Hélas, je n'oſe: car ma Maîtreſſe ne mange point: Comment voulez-vous que je mange? Nous ſommes ſi triſtes!

FABRICE.

Cela vous égaiera.

POLLY.

Je ne peux être gaie, quand ma Maîtreſſe ſouffre, il faut que je ſouffre, avec elle.

FABRICE.

Je vous enverrai donc ſecretement ce qu'il vous faudra.

(*Il ſort.*)

FRELON, *ſe levant de ſa Table.*

Je vous ſuis, M. Fabrice. Ma chere Polly, vous ne voulez donc jamais m'introduire chez votre Maîtreſſe? Vous rebuttez toutes mes prieres?

POLLY.

C'eſt bien à vous d'oſer faire l'amoureux d'une perſonne de ſa ſorte!

FRELON.

Eh de quelle ſorte eſt-elle donc?

POLLY.

D'une ſorte qu'il faut reſpecter: vous êtes fait tout au plus pour les Suivantes.

FRELON.

C'eſt-à-dire, que ſi je vous en contais, vous m'aimeriez?

POLLY.

Aſſurément non.

FRELON.

Et pourquoi donc ta Maîtreſſe s'obſtine-t-elle à ne me point recevoir, & que la ſuivante me dédaigne ?

POLLY.

Pour trois raiſons ; c'eſt que vous êtes bel eſprit, ennuyeux & méchant.

FRELON.

C'eſt bien à ta Maîtreſſe, qui languit ici dans la pauvreté, & qui eſt nourrie par charité, à me dédaigner.

POLLY.

Ma Maîtreſſe pauvre ! qui vous a dit cela, langue de vipère ? ma Maîtreſſe eſt très-riche : ſi elle ne fait point de dépenſe, c'eſt qu'elle hait le faſte : elle eſt vêtue ſimplement par modeſtie : elle mange peu, c'eſt par régime ; & vous êtes un impertinent.

FRELON.

Qu'elle ne faſſe pas tant la fière : nous connaiſſons ſa conduite, nous ſavons ſa naiſſance ; nous n'ignorons pas ſes aventures.

POLLY.

Quoi donc ? Que connaiſſez-vous ? Que voulez-vous dire ?

FRELON.

J'ai par-tout des correſpondances.

POLLY.

O Ciel ! cet homme peut nous perdre. Monſieur Frélon, mon cher Monſieur Frélon, ſi vous ſavez quelque choſe, ne nous trahiſſez pas.

FRELON.

Ah, ah, j'ai donc deviné, il y a donc quelque choſe, & je ſuis le cher Monſieur Frélon. A ça, je ne dirai rien ; mais il faut...

POLLY.

Quoi ?

FRELON.

Il faut m'aimer.

POLLY.

Fy donc, cela n'eſt pas poſſible.

FRELON.

Ou aimez-moi, ou craignez-moi ; vous ſavez qu'il y a quelque choſe.

POLLY.

Non, il n'y a rien, ſinon que ma Maîtreſſe eſt auſſi reſpectable que vous êtes haïſſable : nous ſommes très-à-notre aiſe, nous ne craignons rien, & nous nous moquons de vous.

FRELON.

Elles ſont très-à-leur aiſe : de-là je conclus qu'elles meurent de faim : elles ne craignent rien ; c'eſt-à-dire qu'elles tremblent d'être découvertes... Ah je viendrai à bout de ces aventurières, ou je ne pourrai. Je me vengerai de leur inſolence. Mépriſer Monſieur Frélon. *(Il ſort.)*

SCENE V.

LINDANE, *(ſortant de ſa chambre, dans un dèshabillé des plus ſimples.)* POLLY.

LINDANE.

AH ! ma pauvre Polly, tu étois avec ce vilain homme de Frélon : Il me donne toujours de l'inquiétude : on dit que c'eſt un eſprit de travers, & un cœur de boue, dont la langue, la plume & les démarches ſont également méchantes ; qu'il cherche à s'inſinuer par-tout pour faire le mal s'il n'y en a point, & pour l'augmenter s'il en trouve. Je ſerais ſortie de cette maiſon qu'il fréquente, ſans la probité & le bon cœur de notre hôte.

POLLY.

Il vouloit abſolument vous voir, & je le rembarrais...

LINDANE.

Il veut me voir, & Mylord Murrai n'eſt point venu ! il n'eſt point venu depuis deux jours !

POLLY.

Non, Madame ; mais parce que Mylord ne vient point, faut-il pour cela ne dîner jamais ?

LINDANE.

Ah ! ſouviens-toi ſur-tout de lui cacher toujours ma miſere & à lui, & à tout le monde ; je veux

bien vivre de pain & d'eau, ce n'eſt point la pauvreté qui eſt intolérable, c'eſt le mépris : je ſais manquer de tout, mais je veux qu'on l'ignore.

POLLY.

Hélas, ma chere Maîtreſſe, on s'en apperçoit aſſez en me voyant : pour vous, ce n'eſt pas de même ; la grandeur d'ame vous ſoutient : il ſemble que vous vous plaiſiez à combattre la mauvaiſe fortune ; vous n'en êtes que plus belle ; mais moi je maigris à vue d'œil ; depuis un an que vous m'avez priſe à votre ſerviſe en Ecoſſe, je ne me reconnais plus.

LINDANE.

Il ne faut perdre ni le courage ni l'eſpérance ; je ſupporte ma pauvreté, mais la tienne me déchire le cœur. Ma chere Polly, qu'au moins le travail de mes mains ſerve à rendre ta deſtinée moins affreuſe : n'ayons d'obligation à perſonne ; va vendre ce que j'ai brodé ces jours-ci. (*Elle lui donne un petit Ouvrage de broderie.*) Je ne réuſſis pas mal à ces petits Ouvrages. Que mes mains te nourriſſent & t'habillent : tu m'as aidée ; il eſt beau de ne devoir notre ſubſiſtance qu'à notre vertu.

POLLY.

Laiſſez-moi baiſer, laiſſez-moi arroſer de mes larmes ces belles mains qui ont fait ce travail précieux. Oui, Madame, j'aimerais mieux mourir auprès de vous dans l'indigence, que de ſervir des Reines. Que ne puis-je vous conſoler !

LINDANE.

Hélas ! Mylord Murrai n'eſt point venu ! lui que je devrais haïr, lui le fils de celui qui a fait tous nos malheurs ! Ah ! le nom de Murrai nous ſera toujours funeſte : s'il vient, comme il viendra ſans doute, qu'il ignore abſolument ma Patrie, mon état, mon infortune.

POLLY.

Savez-vous bien que ce méchant Frélon ſe vante d'en avoir quelque connaiſſance ?

LINDANE.

Eh, comment pourrait-il en être inſtruit, puiſque tu l'es à peine ? Il ne ſait rien, perſonne ne m'écrit, je ſuis dans ma chambre comme dans mon

tombeau : mais il feint de ſavoir quelque choſe pour ſe rendre néceſſaire. Garde-toi qu'il devine jamais ſeulement le lieu de ma naiſſance. Chere Polly, tu le ſais, je ſuis une infortunée dont le Pere fut proſcrit dans les derniers troubles, dont la famille eſt détruite : il ne me reſte que mon courage. Mon Pere eſt errant de déſert en déſert en Ecoſſe ; je ſerais déjà patrie de Londres pour m'unir à ſa mauvaiſe fortune, ſi je n'avais quelque eſpérance en Mylord Falbrige ; J'ai ſu qu'il avait été le meilleur ami de mon Frere. Perſonne n'abandonne ſon ami, Falbrige eſt revenu d'Eſpagne, il eſt à Windſor, j'attends ſon retours : mais hélas ! Murrai ne revient point. Je t'ai ouvert mon cœur, mais ſonge que tu le perces du coup de la mort ſi tu laiſſes, jamais entrevoir l'état où je ſuis.

POLLY.

Et à qui en parlerais-je ? je ne ſors jamais d'auprès de vous, & puis le monde eſt ſi indifférent ſur les malheurs d'autrui !

LINDANE.

Il eſt indifférent, Polly, mais il eſt curieux, mais il aime à déchirer les bleſſures des infortunés : & ſi les hommes ſont compatiſſans avec les femmes, ils en abuſent ; ils veulent ſe faire un droit de notre miſere ; & je veux rendre cette miſere reſpectable. Mais, hélas ! Mylord Murrai ne viendra point ?

SCENE VI.

LINDANE, POLLY, FABRICE, *(avec une ſerviette.)*

FABRICE.

PArdonnez, Madame, Mademoiſelle, je ne ſai comment vous nommer, ni comment vous parler ; vous m'impoſez du reſpect. Je ſors de table pous vous demander vos volontés ; je ne ſai comment m'y prendre.

LINDANE.

Mon cher Hôte, croyez que toutes vos attentions me pénetrent le cœur; que voulez-vous de moi?

FABRICE.

C'eſt moi qui voudrais bien que vous vouluſſiez avoir quelque volonté. Il me ſemble que vous n'avez point dîné hier.

LINDANE.

J'étais malade.

FABRICE.

Vous êtes plus que malade, vous êtes triſte, entre nous, pardonnez : il parait que votre fortune n'eſt pas comme votre perſonne.

LINDANE.

Comment, quelle imagination! je ne me ſuis jamais plainte de ma fortune.

FABRICE.

Non, vous dis-je, elle n'eſt pas ſi belle, ſi bonne, ſi déſirable que vous l'êtes.

LINDANE.

Que voulez-vous dire?

FABRICE.

Que vous touchez ici tout le monde, & que vous l'évitez trop. Ecoutez, je ne ſuis qu'un homme ſimple, qu'un homme du peuple; mais je vois tout votre mérite, comme ſi j'étais un homme de la Cour : ma chere Dame, un peu de ſociété, un peu de bonne chere : nous avons là-haut un vieux Gentilhomme avec qui vous devriez manger.

LINDANE.

Moi, me mettre à table avec un homme, avec un inconnu!

FABRICE.

C'eſt un Vieillard qui me paraît tout votre fait. Vous paraiſſez bien affligée, il paraît bien triſte auſſi : deux afflictions miſes enſemble peuvent devenir une conſolation.

LINDANE.

Je ne veux, je ne peux voir perſonne.

FABRICE.

Souffrez au moins que ma femme vous faſſe ſa cour; daignez permettre qu'elle mange avec vous pour vous tenir compagnie. Souffrez quelques ſoins...

LINDANE.

Je vous rends grace avec ſenſibilité, mais je n'ai beſoin de rien.

FABRICE.

Oh, je n'y tiens pas ; vous n'avez beſoin de rien, & vous manquez de tout.

LINDANE.

Qui vous en a pu impoſer ſi témérairement?

FABRICE.

Pardon !

LINDANE.

Ah ! Polly, il eſt deux heures, & Mylord ne viendra point.

FABRICE.

Eh bien, Madame, ce Mylord dont vous parlez, je ſai que c'eſt l'homme le plus vertueux de la Cour : vous ne l'avez jamais reçu ici que devant témoins ; pourquoi n'avoir pas fait avec lui honnêtement, devant témoin, quelques petits repas que j'aurais fournis ? c'eſt peut-être votre parent ?

LINDANE.

Vous extravaguez, mon cher Hôte.

FABRICE, *en tirant Polly par la manche.*

Va, ma pauvre Polly : il y a un bon dîner tout prêt dans le cabinet qui donne dans la chambre de ta Maîtreſſe, je t'en avertis. Cette femme-là eſt incompréhenſible. Mais qui eſt donc cette autre Dame qui entre dans mon Caffé, comme ſi c'étoit un homme ? elle a l'air bien furibond.

POLLY.

Ah ! ma chere Maîtreſſe, c'eſt Mylady Alton, celle qui vouloit épouſer Mylord : je l'ai vue une fois roder près d'ici c'eſt elle.

LINDANE.

Mylord ne viendra point, c'en eſt fait, je ſuis perdue : pourquoi me ſuis-je obſtinée à vivre ?

(Elle rentre.)

SCENE

SCENE VII.

LADY ALTON, *(ayant traverſé avec colere le Théâtre, & prenant* Fabrice *par le bras.)*

SUivez-moi, il faut que je vous parle.

FABRICE.

A moi, Madame?

LADY ALTON.

A vous, malheureux.

FABRICE.

Quelle Diableſſe de femme!

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LADY ALTON, FABRICE.

LADY ALTON.

JE ne crois pas un mot de ce que vous me dites, Monſieur le Caffetier. Vous me mettez toute hors de moi-même.

FABRICE.

Eh bien, Madame, rentrez donc toute dans vous-même.

LADY ALTON.

Vous m'oſez aſſurer que cette Avanturiere eſt une perſonne d'honneur, après qu'elle a reçu chez elle un homme de la Cour : vous devriez mourir de honte.

FABRICE.

Pourquoi, Madame? Quand Mylord y eſt venu,

il n'y eſt point venu en ſecret, elle la reçu en public, les portes de ſon appartement ouvertes, ma femme préſente, ſa ſuivante préſente. Vous pouvez mépriſer mon état, mais vous devez eſtimer ma probité ; & quant à celle que vous appellez une Avanturiere, ſi vous connoiſſiez ſes mœurs, vous la reſpecteriez.

LADY ALTON.

Laiſſez-moi, vous m'importunez.

FABRICE.

Oh ! quelle femme ! quelle femme !

LADY ALTON, *(elle va à la porte de* Lindane, *& frappe rudement.*)

Qu'on m'ouvre.

SCENE II.

LINDANE, LADY ALTON.

LINDANE.

EH, qui peut frapper ainſi ? & que vois-je ?

LADY ALTON.

Répondez-moi ; Mylord Murrai n'eſt-il pas venu ici quelque fois ?

LINDANE.

Que vous importe, Madame ? & de quel droit venez-vous m'interroger ? ſuis-je une criminelle ? êtes-vous mon Juge ?

LADY ALTON.

Je ſuis votre partie ! ſi Mylord vient encor vous voir, ſi vous flattez la paſſion de cet infidele, tremblez, renoncez à lui, ou vous êtes perdue.

LINDANE.

Vos menaces m'affermiraient dans ma paſſion pour lui, ſi j'en avais une.

LADY ALTON.

Je vois que vous l'aimez, que vous vous laiſſez ſéduire par un perfide ; je vois qu'il vous trompe & que vous me bravez : mais ſachez qu'il n'eſt point de vengeance à laquelle je ne me porte.

LINDANE.

Eh bien, Madame puiſqu'il eſt ainſi, je l'aime.

LADY ALTON.

Avant de me venger, je veux vous confondre; tenez, connaiſſez le traître, voilà les Lettres qu'il m'a écrites; voilà ſon portrait qu'il m'a donné; ne le gardez pas au moins, il faut le rendre, ou je...

LINDANE, *en rendant le Portrait.*

Qu'ai-je vû! malheureuſe... Madame...

LADY ALTON.

Eh bien!...

LINDANE, *en rendant le Portrait.*

.....Je ne l'aime plus.

LADY ALTON.

Gardez votre réſolution & votre promeſſe; ſachez que c'eſt un homme incoſtant, dur, orgueilleux, que c'eſt le plus mauvais caractère...

LINDANE.

Arrêtez, Madame; ſi vous continuez à en dire du mal, je l'aimerais peut-être encore. Vous êtes venue ici pour achever de m'ôter la vie; vous n'aurez pas de peine. Polly, c'en eſt fait; viens m'aider à cacher la derniere de mes douleurs.

POLLY.

Qu'eſt-il donc arrivé, ma chère Maîtreſſe, & qu'eſt devenu votre courage?

LINDANE.

On en a contre l'infortune, l'injuſtice, l'indigence. Il y a cent traits qui s'émouſſent ſur un cœur noble; il en vient un qui porte enfin le coup de la mort.

(Elles ſortent.)

SCENE III.

LADY ALTON, FRELON.

LADY ALTON.

QUoi! être trahie, abandonnée pour cette petite créature! *(à Frelon.)* Gazetier Littéraire approchez; m'avez-vous ſervie? avez-vous employé vos correſpondances? m'avez-vous obéie? avez-vous découvert quelle eſt cette inſolente qui fait le malheur de ma vie?

FRELON.

J'ai rempli les volontés de votre grandeur; je ſai qu'elle eſt Ecoſſaiſe, & qu'elle ſe cache.

LADY ALTON.

Voilà de belles nouvelles!

FRELON.

Je n'ai rien découvert de plus juſqu'à préſent.

LADY ALTON.

Eh en quoi m'as-tu donc ſervie?

FRELON.

Quand on découvre peu de choſe, on ajoute quelque choſe, & quelque choſe avec quelque choſe fait beaucoup. J'ai fait une hypothèſe:

LADY ALTON.

Comment, pédant! une hypothèſe!

FRELON.

Oui, j'ai ſuppoſé qu'elle eſt mal intentionnée contre le Gouvernement.

LADY ALTON.

Ce n'eſt point ſuppoſer, rien n'eſt poſé plus vrai: elle eſt trés-mal intentionnée, puiſqu'elle veut m'enlever mon amant.

FRELON.

Vous voyez bien que dans un tems de trouble, une Ecoſſaiſe qui ſe cache, eſt une ennemie de l'Etat.

LADY ALTON.

Je ne le vois pas; mais je voudrais que la choſe fût.

FRELON.

Je ne le parierais pas, mais j'en jurerais.

LADY ALTON.

Et tu ſerais capable de l'affirmer devant des gens de conſéquence?

FRELON.

Je ſuis en rélation avec des perſonnes de conſéquence. Je connais fort la Maîtreſſe du valet de chambre d'un premier Commis du Miniſtre: je pourrais même parler au laquais de Mylord votre amant, & dire que le Pere de cette fille, en qualité de mal intentionné, l'a envoyée à Londres comme mal intentionnée. Je ſuppoſerais même que le Pere eſt ici. Voyez-vous? cela pourrait avoir des ſuites, & on mettrait votre Rivale, pour ſes mauvaiſes intentions, dans la priſon où j'ai déjà été pour mes feuilles.

LADY ALTON.

Ah ! je reſpire ; les grandes paſſions veulent être ſervies par des gens ſans ſcrupule ; je n'aime ni les demi vengeances, ni les demi fripons ; je veux que le vaiſſeau aille à pleines voiles, ou qu'il ſe briſe. Tu as raiſon ; une Ecoſſaiſe qui ſe cache dans un tems où tous les gens de ſon pays ſont ſuſpects, eſt ſurement une enuemie de l'Etat ; tu n'es pas un imbécile, comme on le dit. Je croyais que tu n'étais qu'un barbouilleur de papier : mais je vois que tu as en effet de talens. Je t'ai déjà recompenſé, je te récompenſerai encore. Il faudra m'inſtruire de tout ce qui ſe paſſe ici.

FRELON.

Madame, je vous conſeille de faire uſage de tout ce que vous ſaurez, & même de ce que vous ne ſaurez pas. La vérité a beſoin de quelques ornemens ; le menſonge peut être vilain, mais la fiction eſt belle ; qu'eſt-ce, après tout, que la vérité ? la conformité à nos idées : or ce qu'on dit eſt toujours conforme à l'idée qu'on a quand on parle ; ainſi il n'y a point proprement de menſonge.

LADY ALTON.

Tu me parais ſubtil : il ſemble que tu ayes étudié à St. Omer. (*) Va, dis-moi ſeulement ce que tu découvriras, je ne t'en demande pas davantage.

SCENE IV.

LADY ALTON, FABRICE.

LADY ALTON.

VOilà, je l'avoue, le plus impudent, & le plus lâche coquin qui ſoit dans les trois Royaumes.

(*) Autrefois on envoyait pluſieurs enfans faire leur études au Collège de St. Omer.

Nos dogues mordent par inſtinct de courage, & lui par inſtinct de baſſeſſe; il me ferait, je crois, haïr la vengeance. Je ſens que je prendrais contre lui le parti de ma Rivale : elle a dans ſon état humble une fierté qui me plait : elle eſt décente ; on la dit ſage ; mais elle m'enleve mon amant, il n'y a pas moyen de pardonner *(à* Fabrice *qu'elle apperçoit agiſſant dans le Caffé.)* Adien, mon Maître, faiſons la paix; vous êtes un honnête homme, vous ; mais vous avez dans votre maiſon un vilain Grifonneur.

FABRICE.

Bien de gens m'ont déjà dit, Madame, qu'il eſt auſſi méchant que Lindane eſt vertueuſe & aimable.

LADY ALTON.

Aimable ! tu me perces le cœur.

SCENE V.

Mr. FRIPORT, *(vêtu ſimplement, mais proprement, avec un large chapeau.)* FABRICE.

FABRICE.

AH ! Dieu ſoit beni, vous voilà de retour, Monſieur Friport ; comment vous trouvez-vous de votre voyage à la Jamaïque ?

FRIPORT.

Fort bien, Monſieur Fabrice. J'ai gagné beaucoup, mais je m'ennuye. *(au Garçon du Caffé.)* Eh ! du Chocolat ; les papiers publics : on a plus de peine à s'amuſer qu'à s'enrichir.

FABRICE.

Voulez-vous les feuilles de Frélon ?

FRIPORT.

Non, que m'importe ce fatras ? Je me ſoucie bien qu'une araignée dans le coin d'un mur marche ſur la toile pour ſuccer le ſang des mouches ! donnez les Gazettes ordinaires. Qu'y a-t-il de nouveau dans l'Etat ?

FABRICE.

Rien pour le préſent.

FRIPORT.

Tant mieux ; moins de nouvelles ; moins de ſotiſes. Comment vont vos affaires, mon ami? Avez-vous beaucoup de monde chez vous? Qui logez-vous à préſent?

FABRICE.

Il eſt venu ce matin un vieux Gentilhomme qui ne veut voir perſonne.

FRIPORT.

Il a raiſon : les hommes ne ſont pas bons à grand-choſe, fripons ou ſots : voilà pour les trois quarts ; & pour l'autre quart il ſe tient chez ſoi.

FABRICE.

Cet homme n'a pas même la curioſité de voir une femme charmante que nous avons dans la maiſon.

FRIPORT.

Il a tort. Et quelle eſt cette femme charmante?

FABRICE.

Elle eſt encor plus ſinguliere que lui : il y a quatre mois qu'elle eſt chez moi, & qu'elle n'eſt pas ſortie de ſon appartement ; elle s'appelle Lindane ; mais je ne crois pas que ce ſoit ſon véritable nom.

FRIPORT.

C'eſt ſans doute une honnête femme puiſqu'elle loge ici.

FABRICE.

Oh ! elle eſt bien plus qu'honnête ; elle eſt belle, pauvre & vertueuſe : entre nous, elle eſt dans la derniere miſere, & elle eſt fiere à l'excès.

FRIPORT.

Si cela eſt, elle a bien plus de tort que votre vieux Gentilhomme.

FABRICE.

Oh ! point, ſa fierté eſt encor une vertu de plus : elle conſiſte à ſe priver du néceſſaire, & à ne vouloir pas qu'on le ſache : elle travaille de ſes mains pour gagner de quoi me payer, ne ſe plaint jamais, dévore ſes larmes ; j'ai mille peines à lui faire garder pour ſes beſoins l'argent de ſon loyer ; il faut des ruſes incroyables pour faire paſſer juſqu'à elle les moindres ſecours ; je lui compte tout

ce que je lui fournis à moitié de ce qu'il coûte : quand elle s'en apperçoit, ce ſont des querelles qu'on ne peut appaiſer, & c'eſt la ſeule qu'elle ait eu dans la maiſon : enfin, c'eſt un prodige de malheur, de nobleſſe & de vertu, elle m'arrache quelquefois des larmes d'admiration & de tendreſſe.

FRIPORT.

Vous êtes bien tendre ; je ne m'attendris point, moi ; je n'admire perſonne, mais j'eſtime... Ecoutez, comme je m'ennuie, je veux voir cette femme-là, elle m'amuſera.

FABRICE.

Oh ! Monſieur elle ne reçoit preſque jamais de viſites. Nous avions un Mylord qui venait quelquefois chez elle, mais elle ne voulait point lui parler ſans que ma femme y fût préſente ; depuis quelque temps il n'y vient plus, & elle vit plus retirée que jamais.

FRIPORT.

J'aime qu'on ſe retire : je hais la cohue auſſi bien qu'elle : qu'on me la faſſe venir ; où eſt ſon appartement ?

FABRICE.

Le voici de plain-pied au Caffé.

FRIPORT.

Allons, je veux entrer.

FABRICE.

Cela ne ſe peut pas.

FRIPORT.

Il faut bien que cela ſe puiſſe ; où eſt la difficulté d'entrer dans une chambre ? Qu'on m'apporte chez elle mon Chocolat & les Gazettes. *(il tire ſa montre.)* Je n'ai pas beaucoup de tems à perdre, mes affaires m'appellent à deux heures.

(Il pouſſe la porte, & entre.)

SCENE V.

LINDANE, *paraiſſant toute effrayée*,) POLLY *la ſuit.* Mr. FRIPORT, Mr. FABRICE.

LINDANE.

EH mon Dieu ! qui entre ainſi chez moi avec tant de fracas ! Monſieur vous me paraiſſez peu civil, & vous devriez reſpecter davantage ma ſolitude & mon ſexe.

FRIPORT.

Pardon. (*à Fabrice.*) Qu'on m'apporte mon Chocolat, vous dis-je.

FABRICE.

Oui, Monſieur, ſi Madame le permet.

(FRIPORT, *s'aſſied près d'une table, lit la Gazette, & jette un coup d'œil ſur* Lindane *&* *ſur* Polly : *il ôte ſon chapeau & le remet.*)

POLLY.

Cet homme me paraît familier.

FRIPORT.

Madame, pourquoi ne vous aſſeyez-vous pas, quand je ſuis aſſis ?

LINDANE.

Monſieur, c'eſt que vous ne devriez pas l'être, c'eſt que je ſuis très-étonnée, c'eſt que je ne reçois point de viſite d'un inconnu.

FRIPORT.

Je ſuis très-connu ; je m'appelle Friport, loyal Négociant, riche ; informez-vous de moi à la bourſe.

LINDANE.

Monſieur, je ne connois perſonne en ce pays-là, & vous me feriez plaiſir de ne point incommoder une femme à qui vous devez quelques égards.

FRIPORT.

Je ne prétends point vous incommoder ; je prends mes aiſes, prenez les vôtres ; je lis les Gazettes, travaillez en tapiſſerie, & prenez du Chocolat avec moi, ou ſans moi, comme vous voudrez.

POLLY.

Voilà un étrange original !

LINDANE.

O ciel ! quelle viſite je reçois ! Et Mylord ne vient point ! cet homme bizarre m'aſſaſſine, je ne pourrai m'en défaire ; comment Monſieur Fabrice a-t-il pu ſouffrir cela ? Il faut bien s'aſſeoir. (*Elle s'aſſied, & travaille à ſon ouvrage.*)

(*Un garçon apporte du Chocolat* ; Friport *en prend ſans en offrir ; il parle & boit par repriſes.*)

FRIPORT.

Ecoutez. Je ne ſuis pas homme à complimens ; on m'a dit de vous, le plus grand bien qu'on puiſſe dire d'une femme ; vous êtes pauvre & vertueuſe ; mais on ajoute que vous êtes fière, & cela n'eſt pas bien.

POLLY.

Et qui vous a dit tout cela, Monſieur ?

FRIPORT.

Parbleu, c'eſt le Maître de la maiſon, qui eſt un très-galant homme, & que j'en crois ſur ſa parole.

LINDANE.

C'eſt un tour qu'il vous joue ; il vous a trompé, Monſieur, non pas ſur la fierté, qui n'eſt que le partage de la vraie modeſtie ; non pas ſur la vertu, qui eſt mon premier devoir ; mais ſur la pauvreté, dont il me ſoupçonne, qui n'a beſoin de rien, n'eſt jamais pauvre.

FRIPORT.

Vous ne dites pas la vérité, & cela eſt encor plus mal que d'être fière : Je ſais mieux que vous, que vous manquez de tout, & quelquefois même vous vous dérobez un repas.

POLLY.

C'eſt par ordre du Médecin.

FRIPORT.

Taiſez-vous ; eſt-ce que vous êtes fière auſſi, vous ?

POLLY.

Oh, l'original ! l'original !

FRIPORT.

En un mot, ayez de l'orgueil ou non, peu m'importe. J'ai fait un voyage à la Jamaïque, qui m'a valu cinq mille guinées ; je me ſuis fait une loi, (& ce doit être celle de tout bon Chrétien) de

donner toujours le dixième de ce que je gagne ; c'eſt une dette que ma fortune doit payer à l'état malheureux où vous êtes... oui, où vous êtes, & dont vous ne voulez pas convenir. Voilà ma dette de cinq cent guinées payées ; point de remercîment, point de reconnaiſſance ; gardez l'argent & le ſecret.

(Il jette une groſſe bourſe ſur la table.)

POLLY.

Ma foi : ceci eſt bien plus original encore.

LINDANE, *ſe levant & ſe détournant.*

Je n'ai jamais été ſi confondue. Hélas que tout ce qu'il m'arrive m'humilie ! quelle généroſité ! mais quel outrage !

FRIPORT, *continuant à lire les Gazettes, & à prendre ſon Chocolat.*

L'impertinent Gazetier ! le plat animal ! peut-on dire de telles pauvretés avec un ton ſi emphatique ? *Le Roi eſt venu en haute perſonne.* Eh malotru ! qu'importe que ſa perſonne ſoit haute ou petite ? Dis le fait tout rondement.

LINDANE, *s'approchant de lui.*

Monſieur...

FRIPORT.

Eh bien ?

LINDANE.

Ce que vous faites pour moi me ſurprend plus encor que ce que vous dites ; mais je n'accepterai certainement point l'argent que vous m'offrez : il faut vous avouer que je ne me crois pas en état de vous le rendre.

FRIPORT.

Qui vous parle de le rendre ?

LINDANE.

Je reſſens juſqu'au fond du cœur toute la vertu de votre procédé, mais la mienne ne peut en profiter ; recevez mon admiration, c'eſt tout ce que je puis.

POLLY.

Vous êtes cent fois plus ſingulière que lui. Eh ! Madame, dans l'état où vous êtes, abandonnée de tout le monde, avez-vous perdu l'eſprit de refuſer un ſecours que le Ciel vous envoie par la main du plus bizarre & du plus galant homme du monde ?

FRIPORT.

Eh que veux-tu dire, toi? En quoi ſuis-je bizarre?

POLLY.

Si vous ne prenez pas pour vous, Madame, prenez pour moi; je vous ſers dans votre malheur, il faut que je profite au moins de cette bonne fortune. Monſieur, il ne faut plus diſſimuler; nous ſommes dans la dernière miſère, & ſans la bonté attentive du Maître du Caffé, nous ſerions mortes de froid & de faim. Ma Maîtreſſe a caché ſon état à ceux qui pouvaient lui rendre ſervice; vous l'avez ſu malgré elle, obligez-là malgré elle à ne pas ſe priver du néceſſaire que le Ciel lui envoie par vos mains généreuſes.

LINDANE.

Tu me perds d'honneur, ma chere Polly.

POLLY.

Et vous vous perdez de folie, ma chere Maîtreſſe.

LINDANE.

Si tu m'aimes, prends pitié de ma gloire; ne me réduis pas à mourir de honte pour avoir de quoi vivre.

FRIPORT, *toujours liſant.*

Que diſent ces bavardes-là?

POLLY.

Si vous m'aimez, ne me réduiſez pas à mourir de faim par vanité.

LINDANE.

Polly, que diroit Mylord, s'il m'aimait encor, s'il me croyait capable d'une telle baſſeſſe? J'ai toujours feint avec lui de n'avoir aucun beſoin de ſecours, & j'en accepterais d'un autre, d'un inconnu?

POLLY.

Vous avez mal fait de feindre, & vous faites très-mal de refuſer; Mylord ne dira rien, car il vous abandonne.

LINDANE.

Ma chere Polly, au nom de nos malheurs, ne nous dèshonorons point; congédie honnêtement cet homme eſtimable & groſſier, qui ſait donner, & qui ne ſait pas vivre; dis-lui que quand une fille accepte d'un homme de tels préſens, elle eſt tou-

jours ſoupçonnée d'en payer la valeur aux dépens de ſa vertu.

FRIPORT, *toujours prenant ſon Chocolat & liſant.*

Hem, que dit-elle-là?

POLLY.

Hélas, Monſieur, elle dit des choſes qui me paraiſſent abſurdes; elle parle de ſoupçons; elle dit qu'une fille...

FRIPORT.

Ah, ah! eſt-ce qu'elle eſt fille?

POLLY.

Oui, Monſieur, & moi auſſi.

FRIPORT.

Tant mieux; elle dit donc qu'une fille?...

POLLY.

Qu'une fille ne peut honnêtement accepter d'un homme.

FRIPORT.

Elle ne ſait ce qu'elle dit; pourquoi me ſoupçonner d'un deſſein malhonnête, quand je fais une action honnête?

POLLY.

Entendez-vous, Mademoiſelle?

LINDANE.

Oui, j'entends, je l'admire, & je ſuis inébranlable dans mon refus. Polly, on dirait qu'il m'aime; oui ce méchant homme de Frélon le dirait; je ſerais perdue.

POLLY, *allant vers Friport.*

Monſieur, elle craint que vous ne l'aimiez.

FRIPORT.

Quelle idée! comment puis-je l'aimer? Je ne la connais pas. Raſſurez-vous, Mademoiſelle, je ne vous aime point du tout. Si je viens dans quelques années à vous aimer par haſard, & vous auſſi à m'aimer, à la bonne heure, comme vous vous aviſerez je m'aviſerai; ſi vous vous en paſſez, je m'en paſſerai; ſi vous dites que je vous ennuie, vous m'ennuierez; ſi vous voulez ne me revoir jamais, je ne vous reverrai jamais: ſi vous voulez que je revienne, je reviendrai. Adieu, adieu. (*Il tire ſa montre.*) Mon tems ſe perd, j'ai des affaires, ſerviteur.

LINDANE.

Allez, Monſieur, emportez mon eſtime & ma re-

connoiſſance, mais ſur-tout emportez votre argent, & ne me faites pas rougir davantage.

FRIPORT.

Elle eſt folle.

LINDANE.

Fabrice! Monſieur Fabrice! à mon ſecours, venez.

FABRICE, *arrivant en hâte.*

Quoi donc? Madame.

LINDANE, *lui donnant la bourſe.*

Tenez, prenez cette bourſe que Monſieur, a laiſſée par mégarde, remettez-là lui, je vous en charge; aſſurez-le de mon eſtime; & ſachez que je n'ai beſoin du ſecours de perſonne.

FABRICE, *en prenant la bourſe.*

Ah! Monſieur Friport, je vous reconnais bien à cette bonne action; mais comptez que Mademoiſelle, vous trompe, & qu'elle en a très-grand beſoin.

LINDANE.

Non, cela n'eſt pas vrai. Ah! Monſieur Fabrice! eſt-ce vous qui me trahiſſez?

FABRICE.

Je vais vous obéir, puiſque vous le voulez. (*bas à Monſieur Friport.*) Je garderai cet argent, & il ſervira, ſans qu'elle le ſache, à lui procurer tout ce qu'elle ſe refuſe. Le cœur me ſaigne; ſon état & ſa vertu me pénètrent l'ame.

FRIPORT.

Elles me font auſſi quelque ſenſation; mais elle eſt trop fière. Dites-lui que cela n'eſt pas bien d'être fière. Adieu.

SCÈNE VI.

LINDANE, POLLY.

POLLY.

VOus avez là bien opéré, Madame; le Ciel daignait vous ſecourir; vous voulez mourir dans l'indigence; vous voulez que je ſois la victime d'une vertu, dans laquelle il entre peut-être un peu de vanité; & cette vanité nous perd l'une & l'autre.

LINDANE.

C'eſt à moi de mourir, ma chère enfant; Mylord ne m'aime plus, il m'abandonne depuis trois jours; il a aimé mon impitoyable & ſuperbe rivale; il l'aime encor ſans doute; c'en eſt fait, j'étais trop coupable en l'aimant; c'eſt une erreur qui doit finir. *(Elle écrit.)*

POLLY.

Elle parait déſeſpérée, hélas! elle a ſujet de l'être; ſon état eſt bien plus cruel que le mien, une ſuivante a toujours des reſſources; mais une perſonne qui ſe reſpècte, n'en a pas.

LINDANE, *ayant plié ſa lettre.*

Je ne fais pas un bien grand ſacrifice. Tiens, quand je ne ſerai plus, porte cette lettre à celui...

POLLY.

Que dites-vous?

LINDANE.

A celui qui eſt la cauſe de ma mort: je te recommande à lui, mes dernieres volontés le toucheront. Va. *(Elle l'embraſſe.)* Sois sûre que de tant d'amertumes, celle de n'avoir pu te récompenſer moi-même, n'eſt pas la moins ſenſible à ce cœur infortuné.

POLLY.

Ah! mon adorable Maîtreſſe! que vous me faites verſer de larmes, & que vous me glacez d'effroi! Que voulez-vous faire? Quel deſſein horrible! quelle lettre! Dieu me préſerve de la lui jamais rendre. *(Elle déchire la lettre.)* hélas! pourquoi ne vous êtes-vous pas expliquée avec Mylord? Peut-être que votre réſerve cruelle lui aura déplu.

LINDANE.

Tu m'ouvres les yeux; je lui aurai déplu ſans doute; mais comment me découvrir au fils de celui qui a perdu mon père & ma famille?

POLLY.

Quoi, Madame, ce fut donc le père de Mylord qui...

LINDANE.

Oui, ce fut lui-même qui perſécuta mon père, qui le fit condamner à la mort, qui nous a dégradés de nobleſſe, qui nous a ravi notre exiſten-

ce. Sans père, ſans mère, ſans bien, je n'ai que ma gloire & mon fatal amour. Je devais déteſter le fils de Murrai; la fortune qui me pourſuit me l'a fait connaître; je l'ai aimé; & je dois m'en punir.

POLLY.

Que vois-je! vous pâliſſez, vos yeux s'obſcurciſſent...

LINDANE.

Puiſſe ma douleur me tenir lieu de poiſon & du fer que j'implorais!

POLLY.

A l'aide! Monſieur Fabrice, à l'aide! ma Maîtreſſe s'évanouit.

FABRICE.

Au ſecours! que tout le monde deſcende, ma femme, ma ſervante, Monſieur le Gentilhomme de là-haut, tout le monde...

(La femme & la ſervante de Fabrice, *&* Polly, *emmenent* Lindane *dans ſa chambre.)*

LINDANE, *en ſortant.*

Pourquoi me rendez-vous à la vie?

SCENE VII.

MONROSE, FABRICE.

MONROSE.

QU'y a-t-il donc notre Hôte?

FABRICE.

C'était cette belle Demoiſelle dont je vous ai parlé, qui s'évanouiſſait; mais ce ne ſera rien.

MONROSE.

Ces petites fantaiſies de filles paſſent vîte, & ne ſont pas dangereuſes: que voulez-vous que je faſſe à une fille qui ſe trouve mal? Eſt-ce pour cela que vous m'avez fait deſcendre? Je croyais que le feu était à la maiſon.

FABRICE.

J'aimerais mieux qu'il y fût, que de voir cette jeune perſonne en danger. Si l'Ecoſſe a pluſieurs filles

filles comme elle, ce doit être un beau pays.

MONROSE.

Quoi ! elle eſt d'Ecoſſe ?

FABRICE.

Oui, Monſieur, je ne le ſai que d'aujourd'hui ; c'eſt notre faiſeur de Feuilles qui me l'a dit, car il ſait tout, lui.

MONROSE.

Et ſon nom, ſon nom ?

FABRICE.

Elle s'appelle Lindane.

MONROSE.

Je ne connois point ce nom-là. *(Il ſe promene.)* On ne prononce point le nom de ma patrie, que mon cœur ne ſoit déchiré. Peut-on avoir été traité avec plus d'injuſtice & de barbarie ? Tu es mort, cruel Murrai, indigne ennemi ! ton fils reſte ; j'aurai juſtice ou vengeance ! O ma femme ! ô mes chers enfans ! ma fille ! j'ai donc tout perdu ſans reſſource ! que de coups de poignard auraient fini mes jours, ſi la juſte fureur de me venger ne me forçait pas à porter dans l'affreux chemin du monde, ce fardeau déteſtable de la vie !

FABRICE, *revenant.*

Tout va mieux, Dieu merci.

MONROSE.

Comment ? quel changement y a-t-il dans les affaires ? quelle révolution ?

FABRICE.

Monſieur, elle a repris ſes ſens ; elle ſe porte très-bien ; encore un peu pâle, mais toujours belle.

MONROSE.

Ah, ce n'eſt que cela ; il faut que je ſorte, que j'aille, que je haſarde ; oui, je le veux.

(Il ſort.)

FABRICE.

Cet homme ne ſe ſoucie pas des filles qui s'évanouiſſent. S'il avoit vu Lindane, il ne ſerait pas ſi indifférent.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LADY ALTON, ANDRÉ.

LADY ALTON.

OUi puiſque je ne peux voir le traître chez lui, je le verrai ici; il y viendra ſans doute. Ce barbouilleur de feuilles avait raiſon; une Ecoſſaiſe cachée ici dans ce tems de trouble! Elle conſpire contre l'Etat; elle ſera enlevée, l'ordre eſt donné! ah du moins, c'eſt contre moi qu'elle conſpire! c'eſt de quoi je ne ſuis que trop ſûre. Voici André le laquais de Mylord; je ſerai inſtruite de tout mon malheur. André vous apportez ici une lettre de Mylord, n'eſt-il pas vrai?

ANDRÉ.

Oui, Madame.

LADY ALTON.

Elle eſt pour moi.

ANDRÉ.

Non, Madame, je vous jure.

LADY ALTON.

Comment ne m'en avez-vous pas apporté pluſieurs de ſa part?

ANDRÉ.

Oui, mais celle-ci n'eſt pas pour vous; c'eſt pour une perſonne qu'il aime à la folie.

LADY ALTON.

Eh bien, ne m'aimait-il pas à la folie quand il m'écrivait?

ANDRÉ.

Oh que non, Madame, il vous aimait ſi tranquillement! mais ici ce n'eſt pas de même; il ne dort ni ne mange; il court jour & nuit; il ne parle que de ſa chere Lindane; cela eſt tout différent, vous dis-je.

LADY ALTON.

Le perfide ! le méchant homme ! n'importe, je vous dis que cette lettre eſt pour moi ; n'eſt-elle pas ſans deſſus ?

ANDRÉ.

Oui, Madame.

LADY ALTON.

Toutes les Lettres que vous m'avez apportées, n'étaient-elles pas ſans deſſus auſſi ?

ANDRÉ.

Oui, mais elle eſt pour Lindane.

LADY ALTON.

Je vous dis qu'elle eſt pour moi, & pour vous le prouver, voici dix guinées de port que je vous donne.

ANDRÉ.

Ah oui, Madame, vous m'y faites penſer, vous avez raiſon, la lettre eſt pour vous, je l'avais oublié ; mais cependant comme elle n'était pas pour vous, ne me décélez pas ; dites que vous l'avez trouvée chez Lindane.

LADY ALTON.

Laiſſe-moi faire.

ANDRÉ.

Quel mal, après tout, de donner à une femme une lettre écrite pour une autre ? Il n'y a rien de perdu, toutes ces lettres ſe reſſemblent. Si Mademoiſelle Lindane ne reçoit pas ſa lettre, elle en recevra d'autres : ma commiſſion eſt faite. Oh ! je fais bien mes commiſſions, moi !

(Il ſort.)

LADY ALTON, *ouvre la Lettre & lit.*

Liſons : *Ma chere, ma reſpectable, ma vertueuſe Lindane,* il ne m'en a jamais tant écrit, *il y a deux jours, il y a un ſiecle que je m'arrache au bonheur d'être à vos pieds, mais c'eſt pour vous ſervir : je ſai qui vous êtes, & ce que je vous dois : je périrai, ou les choſes changeront. Mes amis agiſſent : comptez ſur moi, comme ſur l'Amant le plus fidele, & ſur un homme digne peut-être de vous ſervir.*

(après avoir lu.)

C'eſt une conſpiration, il n'en faut point douter ;

elle eſt d'Ecoſſe, ſa famille eſt mal intentionnée; le Pere de Murrai a commandé en Ecoſſe, ſes amis agiſſent; il court jour & nuit; c'eſt une conſpiration. Dieu merci, j'ai agi auſſi, & ſi elle n'accepte pas mes offres, elle ſera enlevée dans une heure, avant que ſon indigne amant la ſecoure.

SCENE II.

LADY ALTON, POLLY, LINDANE.

LADY ALTON; *à Polly qui paſſe de la chambre de ſa Maîtreſſe dans une chambre du Caſſé.*

MAdemoiſelle, allez dire tout-à-l'heure à votre Maîtreſſe qu'il faut que je lui parle, qu'elle ne craigne rien, que je n'ai que des choſes très-agréables à lui dire, qu'il s'agit de ſon bonheur, *(avec emportement.)* & qu'il faut qu'elle vienne tout-à-l'heure, tout-à-l'heure, entendez-vous? qu'elle ne craigne point, vous-dis-je.

POLLY.

Oh Madame! nous ne craignons rien; mais votre phyſionomie me fait trembler.

LADY ALTON.

Nous verrons ſi je ne viens pas à bout de cette fille vertueuſe, avec les propoſitions que je vais lui faire.

LINDANE, *arivant toute tremblante, ſoutenue par Polly.*

Que voulez-vous, Madame? venez-vous inſulter encore à ma douleur?

LADY ALTON.

Non, je viens vous rendre heureuſe; je ſai que vous n'avez rien; je ſuis riche, je ſuis grande Dame, je vous offre un de mes châteaux ſur les frontieres d'Ecoſſe, avec les terres qui en dépendent; allez y vivre avec votre famille, ſi vous en avez; mais il faut dans l'inſtant que vous abandonniez Mylord pour jamais, & qu'il ignore toute ſa vie votre retraite.

LINDANE.

Hélas ! Madame, c'eſt lui qui m'abandonne ; ne ſoyez point jalouſe d'une infortunée ; vous m'offrez en vain une retraite ; j'en trouverai ſans vous une éternelle, dans laquelle je n'aurai pas au moins à rougir de vos bienfaits.

LADY ALTON.

Comme vous me répondez, téméraire !

LINDANE.

La témérité ne doit point être mon partage ; mais la fermeté doit l'être. Ma naiſſance vaut bien la vôtre ; mon cœur vaut peut-être mieux ; & quant à ma fortune, elle ne dépendra jamais de perſonne, encor moins de ma Rivale.

(Elle ſort.)

LADY ALTON, *ſeule.*

Elle dépendra de moi. Je ſuis fâchée qu'elle me réduiſe à cette extrêmité. J'ai honte de m'être ſervie de ce faquin d'Ecrivain ; mais enfin, elle m'y a forcée. Infidèle Amant ! paſſion funeſte ! je ſuffoque.

SCENE III.

Mr. FRIPORT, le Chevalier MONROSE, *paraiſſent dans le Caffé avec la femme de* Fabrice, la ſervante, les garçons du Caffé, *qui mettent tout en ordre.* FABRICE, LADY ALTON.

LADY ALTON, *à Fabrice.*

MOnſieur Fabrice, vous me voyez ici ſouvent, c'eſt votre faute.

FABRICE.

Au contraire, Madame, nous ſouhaiterions...

LADY ALTON.

J'en ſuis fâchée plus que vous ; mais vous m'y reverrez encor, vous dis-je. *(elle ſort.)*

FABRICE.

Tant pis. A qui en a-t-elle donc ? quelle différence d'elle à cette Lindane, ſi belle & ſi patiente !

FRIPORT.

Oui, a propos, vous m'y faites ſonger ; elle eſt, comme vous dites, belle & honnête.

FABRICE.

Je ſuis fâché que ce brave Gentilhomme ne l'ait pas vue, il en aurait été touché.

MONROSE, *a part.*

Ah ! j'ai d'autres affaires en tête, Malheureux que je ſuis !

FRIPORT.

Je paſſe mon temps à la bourſe ou à la Jamaïque : cependant la vue d'une jeune perſonne ne laiſſe pas de réjouir les yeux d'un galant homme. Vous me faites ſonger, vous dis-je à cette petite Gréature : beau maintien, conduite ſage, belle tête, démarche noble. Il faut que je la voie un de ces jours encor une fois ; c'eſt dommage qu'elle ſoit ſi fière.

MONROSE, *à Friport.*

Notre Hôte m'a confié que vous en aviez agi avec elle d'une manière admirable.

FRIPORT.

Moi ? Non, n'en auriez-vous pas fait autant à ma place ?

MONROSE.

Je le crois, ſi j'étais riche, & ſi elle le méritait.

FRIPORT.

Eh bien, que trouvez-vous donc-là d'admirable ? (*Il prend les Gazettes.*) Ah, ah ; voyons ce que diſent les nouveaux papiers d'aujourd'hui. Hom, hom, le Lord Falbrige mort.

MONROSE, *s'avançant.*

Falbrige mort ! le ſeul ami qui me reſtait ſur la terre ! le ſeul dont j'attendais quelque appui ! Fortune, tu ne ceſſeras jamais de me perſécuter !

FRIPORT.

Il était votre ami ? J'en ſuis fâché. *D'Edimbourg le 14 Avril. . . On cherche par-tout le Lord Monroſe, condamné depuis onze ans à perdre la tête.*

MONROSE.

Juſte Ciel ! qu'entends-je ! hem, que dites-vous, Mylord Monroſe condamné à. . .

FRIPORT.

Oui parbleu, le Lord Monroſe ; liſez vous-même, je ne me trompe pas.

MONROSE, *lit.*

(froidement.)

Oui, cela eſt vrai *(à part.)* Il faut ſortir d'ici; la maiſon eſt trop publique. Je ne crois pas que la terre & l'enfer conjurés enſemble ayent jamais aſſemblé tant d'infortunes contre un ſeul homme. *(à ſon valet* Jacq, *qui eſt dans un coin de la ſalle.)* Eh! va faire ſeller mes chevaux, & que je puiſſe partir; s'il eſt néceſſaire à l'entrée de la nuit. Comme les nouvelles courent! comme le mal vole!

FRIPORT.

Il n'y a point de mal à cela; qu'importe que le Lord Monroſe ſoit décapité ou non? Tout s'imprime, tout s'écrit, rien ne demeure: On coupe une tête aujourd'hui, le Gazetier le dit le lendemain, & le ſurlendemain on n'en parle plus. Si cette Demoiſelle Lindane n'était pas ſi fière, j'irai ſavoir comme elle ſe porte; elle eſt fort jolie, & fort honnête.

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, un Meſſager d'Etat.

LE MESSAGER.

Vous vous appellez Fabrice?

FABRICE.

Oui, Monſieur; en quoi puis-je vous ſervir?

LE MESSAGER.

Vous tenez un Caffé & des Appartemens?

FABRICE.

Oui.

LE MESSAGER.

Vous avez chez vous une jeune Ecoſſaiſe nommée Lindane?

FABRICE.

Oui, aſſurément, & c'eſt notre bonheur de l'avoir chez nous.

FRIPORT.

Oui, elle eſt jolie & honnête. Tout le monde m'y fait ſonger.

LE MESSAGER.

Je viens pour m'assurer d'elle de la part du gouvernement; voilà mon ordre.

FABRICE.

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

MONROSE, *à part.*

Une jeune Ecossaise qu'on arrête! & le jour même que j'arrive! Toute ma fureur renaît. O patrie! ô famille! Hélas! que deviendra ma fille infortunée? Elle est peut-être ainsi la victime de mes malheurs; elle languit dans la pauvreté ou dans la prison. Ah! pourquoi est-elle née?

FRIPORT.

On n'a jamais arrêté les filles par ordre du Gouvernement: fy, que cela est vilain! vous êtes un grand brutal, Monsieur le Messager d'Etat.

FABRICE.

Ouais! mais si c'était une avanturière, comme le disait notre ami Frélon. Cela va perdre ma maison, me voilà ruiné. Cette Dame de la Cour avait ses raisons, je le vois bien. Non, non, elle est très-honnête.

LE MESSAGER.

Point de raisonnemens, en prison, ou caution; c'est la règle.

FABRICE.

Je me fais caution, moi, ma maison, mon bien, ma personne.

LE MESSAGER.

Votre personne, & rien, c'est la même chose; votre maison ne vous appartient peut-être pas; votre bien, où est-il? Il faut de l'argent.

FABRICE.

Mon bon Monsieur Friport, donnerai-je les cinq cent guinées que je garde, & qu'elle a refusées aussi noblement que vous les avez offertes?

FRIPORT.

Belle demande, apparemment, Monsieur le Messager, je dépose cinq cent guinées, mille, deux mille, s'il le faut, voilà comme je suis fait. Je m'appelle Friport: Je réponds de la vertu de la fille autant que je le peux; mais il ne faudrait pas qu'elle fût si fière.

LE MESSAGER.

Venez, Monſieur, faire votre ſoumiſſion.

FRIPORT.

Très-volontiers, très-volontiers.

FABRICE.

Tout le monde ne place pas ainſi ſon argent.

FRIPORT.

En l'employant à faire du bien, c'eſt le placer au plus haut intérêt. *(Friport & le Meſſager vont compter de l'argent, & écrire au fond du Caffé.)*

SCENE V.

MONROSE, FABRICE.

FABRICE.

MOnſieur, vous êtes étonné peut-être du procédé de Monſieur Friport; mais c'eſt ſa façon. Heureux ceux qu'il prend tout d'un coup en amitié! Il n'eſt pas complimenteur, mais il rend ſervice en moins de tems que les autres ne font des proteſtations de ſervices.

MONROSE.

Il y a de belles ames. Que deviendrai-je?

FABRICE.

Gardons-nous au moins de dire à notre pauvre petite le danger qu'elle a couru.

MONROSE.

Allons, partons cette nuit même.

FABRICE.

Il ne faut jamais avertir les gens de leur danger que quand il eſt paſſé.

MONROSE.

Le ſeul ami que j'avais à Londres eſt mort: Que fais-je ici?

FABRICE.

Nous la ferions évanouir encor une fois.

SCENE VI.

MONROSE, *ſeul.*

ON arrête une jeune Ecoſſaiſe, une perſonne qui vit retirée, qui ſe cache, qui eſt ſuſpecte au Gouvernement! je ne ſai; mais cette aventure me jette dans de profondes réflexions: tout réveille l'idée de mes malheurs, mes afflictions, mon attendriſſement, mes fureurs.

SCENE VII.

MONROSE, *appercevant* Polly *qui paſſe.*

MAdemoiſelle, un petit mot, de grace: Etes-vous cette jeune & aimable perſonne née en Ecoſſe, qui...

POLLY.

Oui, Monſieur, je ſuis aſſez jeune; je ſuis Ecoſſaiſe, & pour aimable, bien de gens me diſent que je la ſuis.

MONROSE.

Ne ſavez-vous aucune nouvelle de votre pays?

POLLY.

Oh non, Monſieur, il y a ſi long-tems que je l'ai quitté!

MONROSE.

Et qui ſont vos parens, je vous prie?

POLLY.

Mon Pere était un excellent Boulanger, à ce que j'ai ouï dire, & ma Mere avait ſervi une Dame de qualité.

MONROSE.

Ah, j'entends, c'eſt vous apparemment qui ſervez cette jeune perſonne dont on m'a tant parlé; je me méprenais.

POLLY.

Vous me faites bien de l'honneur.

MONROSE.

Vous ſavez ſans doute qui eſt votre Maîtreſſe ?

POLLY.

Oui, Monſieur, c'eſt la plus douce, la plus aimable fille, la plus courageuſe dans le malheur.

MONROSE.

Elle eſt donc malheureuſe ?

POLLY.

Oui, Monſieur & moi auſſi ; mais j'aime mieux la ſervir que d'être heureuſe.

MONROSE.

Mais je vous demande ſi vous ne connaiſſez pas ſa famille ?

POLLY.

Monſieur, ma Maîtreſſe veut être inconnue ; elle n'a point de famille ; que me demandez-vous là ? pourquoi ces queſtions ?

MONROSE.

Une inconnue ! ô Ciel, ſi long-tems impitoyable ! s'il était poſſible qu'à la fin je puiſſe ; mais quelles vaines chimeres, dites-moi, je vous prie, quel eſt l'âge de votre Maîtreſſe ?

POLLY.

Oh pour ſon âge, on peut le dire, car elle eſt bien au-deſſus de ſon âge ; elle a dix-huit ans.

MONROSE.

Dix-huit ans !.. Hélas ce ſerait préciſément l'âge qu'aurait ma malheureuſe Monroſe, ma chere fille ! ſeul reſte de ma maiſon, ſeul enfant que mes mains ayent pu careſſer dans ſon berceau : dix-huit ans ? . . .

POLLY.

Oui, Monſieur, & moi je n'en ai que vingt-deux, il n'y a pas une ſi grande différence. Je ne ſai pas pourquoi vous faites tout ſeul tant de réflexions ſur ſon âge ?

MONROSE.

Dix-huit ans, & née dans ma Patrie ! & elle veut être inconnue : je ne me poſſede plus ; il faut, avec votre permiſſion que je la voye, que je lui parle tout-à-l'heure.

POLLY.

Ces dix-huit ans tournent la tête à ce bon vieux Gentilhomme. Monſieur, il eſt impoſſible que vous

voyiez à préſent ma Maîtreſſe : elle eſt dans l'affliction la plus cruelle.

MONROSE.

Ah ! c'eſt pour cela même que je veux la voir.

POLLY.

De nouveaux chagrins qui l'ont accablée, qui ont déchiré ſon cœur, lui ont fait perdre l'uſage de ſes ſens. Hélas ! elle n'eſt pas de ces filles qui s'évanouiſſent pour peu de choſe. Elle eſt à peine revenue à elle, & le peu de repos qu'elle goûte dans ce moment, eſt un repos mêlé de trouble & d'amertumes ; de grace, Monſieur, ménagz ſa faibleſſe & ſes douleurs.

MONROSE.

Tout ce que vous me dites redouble mon empreſſement. Je ſuis compatriote ; je partage toutes ſes afflictions ; je les diminuerai peut-être ; ſouffrez qu'avant de quitter cette ville, je puiſſe entretenir votre Maîtreſſe.

POLLY.

Mon cher Compatriote, vous m'attendriſſez ; attendez encor quelques momens. Les filles qui ſe ſont évanouies ſont bien long-tems à ſe remettre, avant de recevoir une viſite. Je vais à elle. Je reviendrai à vous.

SCENE VIII.

MONROSE, FABRICE.

FABRICE, *le tirant par la manche.*

MOnſieur, n'y-a-t-il perſonne là ?

MONROSE.

Que j'attends ſon retour avec des mouvemens d'impatience & de trouble !

FABRICE.

Ne nous écoute-t-on point !

MONROSE.

Mon cœur ne peut ſuffire à tout ce qu'il éprouve.

FABRICE.

On vous cherche. . .

MONROSE, *ſe retournant.*

Qui ? quoi ? comment ? pourquoi, que voulez-vous dire ?

FABRICE.

On vous cherche, Monſieur. Je m'intéreſſe à ceux qui logent chez moi. Je ne ſai qui vous êtes ; mais on eſt venu me demander qui vous étiez ; on rode autour de la maiſon, on s'informe, on entre, on paſſe, on repaſſe, on guette, & je ne ſerai point ſurpris ſi dans peu on vous fait le même compliment qu'à cette jeune & chere Demoiſelle, qui eſt, dit-on, de votre pays.

MONROSE.

Ah ! il faut abſolument que je lui parle avant que de partir.

FABRICE.

Partez vite ; croyez-moi, notre ami Friport ne ſerait peut-être pas d'humeur à faire pour vous ce qu'il a fait pour une belle perſonne de dix-huit ans.

MONROSE.

Pardon, je ne ſai où j'étais, je vous entendais à peine. Que faire ? Où aller mon cher hôte ? Je ne peux partir ſans la voir. Venez que je vous parle un moment dans quelque endroit plus ſolitaire, & ſur-tout que je puiſſe enſuite entretenir cette jeune Ecoſſaiſe.

FABRICE.

Ah ! je vous avais bien dit que vous ſeriez enfin curieux de la voir. Soyez ſûr que rien n'eſt plus beau & plus honnête.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

FABRICE, FRELON, *dans le Caffé à une table.* FRIPORT, *une pipe à la main au milieu d'eux.*

FABRICE.

JE ſuis obligé de vous l'avouer, Monſieur Frélon, ſi tout ce qu'on dit eſt vrai, vous me feriez plaiſir de ne plus fréquenter chez nous.

FRIPORT.

Tout ce qu'on dit eſt toujours faux; quelle mouche vous pique, Monſieur Fabrice?

FABRICE.

Vous venez écrire ici vos feuilles. Mon Caffé paſſera pour une boutique de poiſons.

FRIPORT, *ſe retournant vers Fabrice.*

Ceci mérite qu'on y penſe, voyez-vous?

FABRICE.

On prétend que vous dites du mal de tout le monde.

FRIPORT, *à Frélon.*

De tout le monde, entendez-vous? c'eſt trop.

FABRICE.

On commence même à dire que vous êtes un délateur, un fripon, mais je ne veux pas le croire.

FRIPORT, *à Frélon.*

Un fripon entendez-vous? cela paſſe la raillerie.

FRELON.

Je ſuis un copilateur illuſtre, un homme de goût.

FABRICE.

De goût ou de dégoût; vous me faites tort, vous dis-je.

FRELON.

Au contraire, c'eſt moi qui achalande votre Caf-

fé ; c'eſt moi qui l'ai mis à la mode ; c'eſt ma réputation qui vous attire du monde.

FABRICE.

Plaiſante réputation ! celle d'un eſpion, d'un malhonnête homme, (pardonnez, ſi je répete ce qu'on dit) & d'un mauvais Auteur !

FRELON.

Monſieur Fabrice, Monſieur Fabrice, arrêtez, s'il vous plaît ; on peut attaquer mes mœurs ; mais pour ma réputation d'Auteur, je ne le ſouffrirai jamais.

FABRICE.

Laiſſez-là vos écrits : ſavez-vous bien, puiſqu'il faut tout vous dire, que vous êtes ſoupçonné d'avoir voulu perdre Mademoiſelle Lindane ?

FRIPORT.

Si je le croyais, je le noyerais de mes mains, quoique je ne ſois pas méchant.

FABRICE.

On prétend que c'eſt vous qui l'avez accuſée d'être Ecoſſaiſe, & qui avez auſſi accuſé ce brave Gentilhomme de là-haut d'être Ecoſſais.

FRELON.

Eh bien ! quel mal y a-t-il à être de ſon pays ?

FABRICE.

On pretend que vous avez eu pluſieurs conférences avec les gens de cette Dame ſi colere qui eſt venue ici, & avec ceux de ce Mylord qui n'y vient plus, que vous redites tout, que vous envenimez tout.

FRIPORT, *à Frélon.*

Seriez-vous un fripon en effet ? Je ne les aime pas, au moins.

FABRICE.

Ah ! Dieu merci, je crois que j'apperçois enfin notre Mylord.

FRIPORT.

Un Mylord ! Adieu. Je n'aime pas plus les grands Seigneurs que les mauvais Ecrivains.

FABRICE.

Celui-ci n'eſt pas un grand Seigneur comme un autre.

FRIPORT.

Ou comme un autre, ou différent d'un autre,

n'importe, je ne me gêne jamais, & je ſors. Mon ami, je ne ſai, il me revient toujours dans la tête une idée de notre jeune Ecoſſaiſe; je reviendrai inceſſamment, oui, je reviendrai, je veux lui parler ſérieuſement; ſerviteur; cette Ecoſſaiſe eſt belle & honnête. Adieu. *(En revenant.)* Dites-lui de ma part que je penſe beaucoup de bien d'elle.

SCENE II.

MYLORD MURRAI, *(penſif & agité.)* FRELON, *lui faiſant la révérence qu'il ne regarde pas,* FABRICE *s'éloignant par reſpect.*

LORD MURRAI, *à* Fabrice, *d'un air diſtrait.*

JE ſuis très-aiſe de vous revoir, mon brave & honnête homme; comment ſe porte cette belle & reſpectable perſonne que vous avez le bonheur de poſſéder chez vous?

FABRICE.

Mylord, elle a été très-malade depuis qu'elle ne vous a vu: mais je ſuis ſûr qu'elle ſe portera mieux aujourd'hui.

LORD MURRAI.

Grand Dieu, protecteur de l'innocence, je t'implore pour elle; daigne te ſervir de moi pour rendre juſtice à la vertu, & pour tirer d'oppreſſion les infortunés! Graces à tes bontés & à mes ſoins, tout m'annonce un ſuccès favorable. Ami *(à Fabrice.)* laiſſez-moi parler en particulier à cet homme (*en montrant* Frélon.)

FRELON, *à Fabrice.*

Eh bien, tu vois qu'on t'avait bien trompé ſur mon compte, & que j'ai du crédit à la Cour.

FABRICE, *en ſortant.*

Je ne vois point cela.

LORD MURRAI, *à Frélon.*

Mon ami!

FRELON.

FRELON.

Monſeigneur, permettez-vous que je vous dédie un tome ?...

LORD MURRAI.

Non, il ne s'agit point de dédicace. C'eſt vous qui avez appris à mes gens l'arrivée de ce vieux Gentilhomme venu d'Ecoſſe ; c'eſt vous qui l'avez dépeint, qui êtes allé faire le même rapport aux gens du Miniſtre d'Etat.

FRELON.

Monſeigneur, je n'ai fait que mon devoir.

LORD MURRAI, *lui donnant quelques guinées.*

Vous m'avez rendu ſervice ſans le ſavoir : je ne regarde pas à l'intention : on prétend que vous vouliez nuire, & que vous avez fait du bien ; tenez, voilà pour le bien que vous avez fait : mais ſi vous vous aviſez jamais de prononcer le nom de cet homme & de Mademoiſelle Lindane, je vous ferai jetter par les fenêtres de votre grenier. Allez.

FRELON.

Grand merci, Monſeigneur. Tout le monde me dit des injures, & me donne de l'argent, je ſuis bien plus habile que je ne croyais.

SCENE III.

LORD MURRAI, *ſeul.*

UN vieux Gentilhomme arrivé d'Ecoſſe, Lindane née dans le même pays ! Hélas ! s'il était poſſible que je puſſe réparer les tors de mon pere ! ſi le Ciel permettait, Entrons. *(à Polly qui ſort de la chambre de* Lindane. *)* Chere Polly, n'eſt-tu pas bien étonnée que j'aye paſſé tant de tems ſans venir ici ? deux jours entiers, je ne me le pardonnerais jamais, ſi je ne les avais employés pour la reſpectable fille de Mylord Monroſe ; les Miniſtres étaient à Vindſord, il a fallu y courir. Va, le Ciel t'inſpira bien quand tu te rendis à mes prieres, & que tu m'appris le ſecret de ſa naiſſance.

POLLY.

J'en tremble encor, ma Maîtreſſe me l'avait tant defendu ! Si je lui donnais le moindre chagrin, je mourrais de douleur. Hélas ! votre abſence lui a cauſé aujourd'hui un aſſez long évanouiſſement, & je me ſerais évanouie auſſi, ſi je n'avais pas eu beſoin de mes forces pour la ſecourir.

LORD MURRAI.

Tiens, voilà pour l'évanouiſſement où tu as eu envie de tomber.

POLLY.

Mylord, j'accepte vos dons; je ne ſuis pas ſi fiere que la belle Lindane, qui n'accepte rien, & qui feint d'être à ſon aiſe, quand elle eſt dans la plus extrême indigence.

LORD MURRAI.

Juſte Ciel ! la fille de Monroſe dans la pauvreté ! malheureux que je ſuis que m'as-tu dit ? combien je ſuis coupable ! que je vais tout réparer ! que ſon ſort changera ! hélas pourquoi me l'a-t-elle caché ?

POLLY.

Je crois que c'eſt la ſeule fois de ſa vie qu'elle vous trompera.

LORD MURRAI.

Entrons, entrons vite, jettons-nous à ſes pieds, c'eſt trop tarder.

POLLY.

Ah ! Mylord ! gardez-vous en bien, elle eſt actuellement avec un Gentilhomme, ſi vieux, ſi vieux, qui eſt de ſon pays, & ils ſe diſent des choſes ſi intéreſſantes !

LORD MURRAI.

Quel eſt-il ce vieux Gentilhomme, pour qui je m'intéreſſe déjà comme elle ?

POLLY.

Je l'ignore.

LORD MURRAI.

O deſtinée ! juſte Ciel ! pourrais-tu faire que cet homme fût ce que je deſire qu'il ſoit ! Et que ſe diſaient-ils, Polly ?

POLLY.

Mylord, ils commençaient à s'attendrir ; & com-

me ils s'attendriſſaient; ce bon homme n'a pas voulu que je fuſſe préſente, & je ſuis ſortie.

SCENE IV.

LADY ALTON, MYLORD MURRAI, POLLY.

LADY ALTON.

AH! je vous y prends enfin, perfide! me voilà ſûre de votre inconſtance, de mon opprobre & de votre intrigue.

LORD MURRAI.

Oui, Madame, vous êtes ſure de tout. *(à part.)* Quel contre-tems effroyable!

LADY ALTON.

Monſtre, perfide!

LORD MURRAI.

Je peux être un monſtre à vos yeux, & je n'en ſuis pas fâché; mais pour perfide, je ſuis très-loin de l'être; ce n'eſt pas mon caractère. Avant d'en aimer une autre, je vous ai déclaré que je ne vous aimais plus.

LADY ALTON.

Après une promeſſe de mariage! ſcélérat, après m'avoir juré tant d'amour!

LORD MURRAI.

Quand je vous ai juré de l'amour, j'en avais: quand je vous ai promis de vous épouſer, je voulais tenir ma parole.

LADY ALTON.

Eh, qui t'a empêché de tenir ta parole, parjure!

LORD MURRAI.

Votre caractère, vos emportemens; je me marias pour être heureux, & j'ai vu que nous ne l'aurions été ni l'un, ni l'autre.

LADY ALTON.

Tu me quittes pour une vagabonde, pour une aventuriere.

LORD MURRAI.

Je vous quitte pour la vertu, pour la douceur, & pour les graces.

LADY ALTON.

Traitre, tu n'es pas où tu crois en être; je me vengerai plutôt que tu ne penſes.

LORD MURRAI.

Je ſais que vous êtes vindicative, envieuſe plutôt que jalouſe, emportée plutôt que tendre; mais vous ſerez forcée à reſpecter celle que j'aime.

LADY ALTON.

Allez, lâche, je connais l'objet de vos amours mieux que vous; je ſais qui elle eſt, je ſais qui eſt l'étranger arrivé aujourd'hui pour elle: je ſais tout; des hommes plus puiſſans que vous ſont inſtruits de tout; & bientôt on vous enlevera l'indigne objet pour qui vous m'avez mépriſée.

LORD MURRAI.

Que veut-elle dire Polly? elle me fait mourir d'inquiétude.

POLLY.

Et moi de peur. Nous ſommes perdus.

LORD MURRAI.

Ah! Madame, arrêtez-vous, un mot, expliquez-vous, écoutez...

LADY ALTON.

Je n'écoute point, je ne réponds rien, je ne m'explique point. Vous êtes, comme je vous l'ai déjà dit, un inconſtant, un volage, un cœur faux, un traitre, un perfide, un homme abominable.

(Elle ſort.)

SCENE V.

MYLORD MURRAI, POLLY.

LORD MURRAI.

QUe prétend cette furie? Que la jalouſie eſt affreuſe! O ciel! fais que je ſois toujours amoureux, & jamais jaloux. Que veut-elle? elle parle de faire enlever ma chère Lindane, & cet étran-

ger ; que veut-elle dire ? ſait-elle quelque choſe ?

POLLY.

Hélas ! il faut vous l'avouer, ma maîtreſſe eſt arrêtée par l'ordre du gouvernement ; je crois que je le ſuis auſſi ; & ſans un gros homme, qui eſt la bonté même, & qui a bien voulu être notre caution, nous ſerions en priſon à l'heure que je vous parle : on m'avoit fait jurer de n'en rien dire, mais le moyen de ſe taire avec vous ?

LORD MURRAI.

Qu'ai-je entendu ? quelle aventure ! & que de revers accumulés en foule ! Je vois que le nom de ta maîtreſſe eſt toujours ſuſpect. Hélas ! ma famille a fait tout le malheur de la ſienne ; le ciel, la fortune, mon amour, l'équité, la raiſon, allaient tout réparer, la vertu m'inſpirait ; le crime s'oppoſe à tout, ce que je tente, il ne triomphera pas. N'alarme point ta maîtreſſe ; je cours chez le Miniſtre ; je vais tout preſſer, tout faire. Je m'arrache au bonheur de la voir pour celui de la ſervir. Je cours & je revole. Dis-lui bien que je m'éloigne parce que je l'adore.

(Il ſort.)

POLLY, *ſeule.*

Voilà d'étranges aventures ! je vois que ce monde-ci n'eſt qu'un combat perpétuel des méchans contre les bons, & qu'on en veut toujours aux pauvres filles.

SCENE VI.

MONROSE, LINDANE, (POLLY *reſte un moment, & ſort à un ſigne que lui fait ſa maîtreſſe.*)

MONROSE.

CHaque mot que vous m'avez dit me perce l'ame. Vous née dans le Locaber ! & témoin de tant d'horreurs, perſécutée, errante, & ſi malheureuſe avec des ſentimens ſi nobles !

LINDANE.

Peut-être je dois ces ſentimens mêmes à mes malheurs ; peut-être ſi j'avais été élevée dans le luxe & la moleſſe, cette ame qui s'eſt fortifiée par l'infortune, n'eût été que faible.

MONROSE.

O vous ! digne du plus beau ſort du monde, cœur magnanime, ame élevée, vous m'avouez que vous êtes d'une de ces familles proſcrites, dont le ſang a coulé ſur les échaffauts dans nos guerres civiles, & vous vous obſtinez à me cacher votre nom & votre naiſſance !

LINDANE.

Ce que je dois à mon pere me force au ſilence ; il eſt proſcrit lui-même ; on le cherche ; je l'expoſerais peut-être ſi je me nommais ; vous m'inſpirez du reſpect & de l'attendriſſement ; mais je ne vous cannais pas ; je dois tout craindre. Vous voyez que je ſuis ſuſpecte moi-même, que je ſuis arrêtée & priſonnière ; un mot peut me perdre.

MONROSE.

Hélas ! un mot ſerait peut-être la première conſolation de ma vie. Dites-moi du moins quel âge vous aviez quand la deſtinée ſi cruelle vous ſépara de votre pere, qui fut depuis ſi malheureux ?

LINDANE.

Je n'avais que cinq ans.

MONROSE.

Grand Dieu ! qui avez pitié de moi, toutes ces époques raſſemblées, toutes les choſes qu'elle m'a dites, ſont autant de traits de lumière qui m'éclairent dans les ténebres où je marche. O Providence ! ne t'arrête point dans tes bontés.

LINDANE.

Quoi ! vous verſez des larmes ! Hélas ! tout ce que je vous ai dit m'en fait bien répandre.

MONROSE, *s'eſſuyant les yeux.*

Achevez, je vous en conjure. Quand votre pere eût quitté ſa famille pour ne plus la revoir, combien reſtâtes-vous auprès de votre mere ?

LINDANE.

J'avais dix ans quand elle mourut dans mes bras

de douleur & de miſère, & que mon frere fut tué dans une bataille.

MONROSE.

Ah ! je ſuccombe ! Quel moment & quel ſouvenir ! Chere & malheureuſe épouſe, fils heureux d'être mort, & de n'avoir pas vu tant de déſaſtres; reconnaîtriez-vous ce portrait ? (*Il tire un portrait de ſa poche.*)

LINDANE.

Que vois-je ? eſt-ce un ſonge ? c'eſt le portrait même de ma mere ; mes larmes l'arroſent ; & mon cœur qui ſe fond, s'échappe vers vous.

MONROSE.

Oui, c'eſt-là votre mere & je ſuis ce pere infortuné dont la tête eſt proſcrite, & dont les mains tremblantes vous embraſſent.

LINDANE.

Je reſpire à peine ! Où ſuis-je ? Je tombe à vos genoux, voici le premier inſtant heureux de ma vie. O mon pere. . . hélas ! comment oſez-vous venir dans cette ville ? je tremble pour vous au moment que je goûte le bonheur de vous voir.

MONROSE.

Ma chere fille, vous connaiſſez toutes les infortunes de notre maiſon ; vous ſavez que la maiſon de Murrai, toujours jalouſe de la nôtre, nous plongea dans ce précipice : toute ma famille a été condamnée, j'ai tout perdu. Il me reſtait un ami, qui pouvait par ſon crédit me tirer de l'abîme où je ſuis, qui me l'avait promis ; j'apprends en arrivant que la mort me l'a enlevé, qu'on me cherche en Ecoſſe, que ma tête y eſt à prix ; c'eſt ſans doute le fils de mon ennemi qui me perſécute encor, il faut que je meure de ſa main, ou que je lui arrache la vie.

LINDANE.

Vous venez, dites-vous, pour tuer Mylord Murrai ?

MONROSE.

Oui, je vous vengerai, je vengerai ma famille, ou je périrai, je ne haſarde qu'un reſte de jours déjà proſcrits.

LINDANE.

O fortune ! dans quelle nouvelle horreur tu me rejettes, que faire ? quel parti prendre ? Ah mon pere !

MONROSE.

Ma fille, je vous plains d'être née d'un pere ſi malheureux.

LINDANE.

Je ſuis plus à plaindre que vous ne penſez... Etes-vous bien réſolu à cette entrepriſe funeſte ?

MONROSE.

Réſolu comme à la mort.

LINDANE.

Mon pere, je vous conjure, par cette vie fatale que vous m'avez donnée, par vos malheurs, par les miens qui ſont peut-être plus grands que les vôtres, de ne pas expoſer à l'horreur de vous perdre, lorſque je vous retrouve ; ayez pitié de moi, épargnez votre vie & la mienne.

MONROSE.

Vous m'attendriſſez, votre voix pénètre mon cœur, je crois entendre celle de votre mere. Hélas ! que voulez-vous ?

LINDANE.

Que vous ceſſiez de vous expoſer, que vous quittiez cette Ville ſi dangereuſe pour vous & pour moi. Oui, c'en eſt fait, mon parti eſt pris. Mon pere je renoncerai à tout pour vous ; oui, à tout je ſuis prête à vous ſuivre, je vous accompagnerai, s'il le faut, dans quelque Iſle affreuſe des Orcades ; je vous y ſervirai de mes mains ; c'eſt mon devoir, je le remplirai. C'en eſt fait, partons.

MONROSE.

Vous voulez que je renonce à vous venger ?

LINDANE.

Cette vengeance me ferait mourir ; partons, vous dis-je.

MONROSE.

Eh bien, l'amour paternel l'emporte, puiſque vous avez le courage de vous attacher à funeſte deſtinée, je vais tout préparer pour que nous quittions Londres avant qu'une heure ſe paſſe ; ſoyez prête, & recevez encor mes embraſſemens & mes larmes.

SCENE

SCENE VII.

LINDANE, POLLY.

LINDANE.

C'En eſt fait, ma chere Polly, je ne reverrai plus Mylord Murrai, je ſuis morte pour lui.

POLLY.

Vous rêvez, Mademoiſelle, vous le reverrez dans quelques minutes ; il etait ici tout-à-l'heure.

LINDANE.

Il était ici, il ne m'a point vue, c'eſt-la le comble. O mon malheureux pere ! que ne ſuis-je partie plutôt ?

POLLY.

S'il n'avait pas été interrompu par cette déteſtable Mylady Alton...

LINDANE.

Quoi ! c'eſt ici même qu'il l'a vue pour me braver, après avoir été trois jours ſans me voir, ſans m'écrire ; peut-on plus indignement ſe voir outrager ? Va, ſois ſûre que je m'arracherais la vie dans ce moment, ſi ma vie n'était pas néceſſaire à mon pere.

POLLY.

Mais, Mademoiſelle, écoutez-moi donc : je vous jure que Mylord...

LINDANE.

Lui perfide ! c'eſt ainſi que ſont faits les hommes ; pere infortuné, je ne penſerai déſormais qu'à vous.

POLLY.

Je vous jure que vous avez tort, que Mylord n'eſt point perfide, que c'eſt le plus aimable homme du monde, qu'il vous aime de tout ſon cœur, qu'il m'en a donné des marques.

LINDANE.

La nature doit l'emporter ſur l'amour ; je ne ſai où je vai, je ne ſai ce que je deviendrai ; mais ſans doute je ne ſerai jamais ſi malheureuſe que je la ſuis.

POLLY.

Vous n'écoutez rien : reprenez vos eſprits, ma chere Maitreſſe : on vous aime.

LINDANE.

Ah Polly ! es-tu capable de me ſuivre ?

POLLY.

Je vous ſuivrai juſqu'au bout du monde ; mais on vous aime, vous dis-je.

LINDANE.

Laiſſe-moi, ne me parle plus de Mylord ; hélas ! quand il m'aimerait, il faudrait partir encore. Ce Gentilhomme que tu as vu avec moi...

POLLY.

Eh bien !

LINDANE.

Viens : tu aprendras tout ; les larmes, les ſoupirs me ſuffoquent. Suis-moi, & ſois prête à partir.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LINDANE, FRIPORT, FABRICE.

FABRICE.

CEla perce le cœur, Mademoiſelle : Polly fait votre paquet, vous nous quittez.

LINDANE.

Mon cher Hôte, & vous Monſieur à qui je dois tant, vous qui avez déployé un caractère ſi généreux, vous qui ne me laiſſez que la douleur de ne pouvoir reconnaître vos bienfaits, je ne vous oublierai de ma vie.

FRIPORT.

Qu'eſt-ce donc que tout cela ? qu'eſt-ce que ça ?

Si vous êtes contente de nous, il ne faut point vous en aller ; eſt-ce que vous craignez quelque choſe ? vous avez tort, une fille n'a rien à craindre.

FABRICE.

Monſieur Friport, ce vieux Gentilhomme qui eſt de ſon païs fait auſſi ſon paquet. Mademoiſelle pleurait, & ce Monſieur pleurait auſſi, & ils partent enſemble : je pleure auſſi en vous parlant.

FRIPORT.

Je n'ai pleuré de ma vie ; fi ! que cela eſt ſot de pleurer ! les yeux n'ont point été donnés à l'homme pour cette beſogne. Je ſuis affligé, je ne le cache pas, & quoiqu'elle ſoit fière comme je lui ai dit, elle eſt ſi honnête, qu'on eſt fâché de la perdre. Je veux que vous m'écriviez, ſi vous vous en allez, Mademoiſelle. Je vous ferai toujours du bien. Nous nous retrouverons peut-être un jour, que ſait-on ? ne manquez pas de m'écrire, n'y manquez pas.

LINDANE.

Je vous le jure avec la plus vive reconnaiſſance ; & ſi jamais la fortune...

FRIPORT.

Ah ! mon ami Fabrice, cette perſonne-là eſt très-bien née. Je ſerais très-aiſe de recevoir de vos lettres ; n'allez pas y mettre de l'eſprit au moins.

FABRICE.

Mademoiſelle, pardonnez, mais je ſonge que vous ne pouvez partir, que vous êtes ici ſous la caution de monſieur Friport, & qu'il perd cinq cent guinées, ſi vous nous quittez.

LINDANE.

Oh ciel ! autre infortune, autre humiliation ; quoi ! il faudrait que je fuſſe enchainée ici, & que Mylord & mon pere...

FRIPORT, *à Frélon.*

Oh qu'à cela ne tienne, quoiqu'elle ait je ne ſai quoi qui me touche, qu'elle parte ſi elle en a envie : il ne faut point gêner les filles : je me ſoucie de cinq cent guinées comme de rien. *(bas à Fabrice.)* Fourre lui encor les cinq cent autres guinées dans ſa valiſe. Allez, Mademoiſelle, partez quand il vous plaira : écrivez-moi ; revoyez-moi

quand vous reviendrez ; car j'ai conçu pour vous beaucoup d'affection.

SCENE II.

LORD MURRAI, & ſes gens *dans l'enfoncement.* LINDANE, & les Acteurs précedens *ſur le devant.*

LORD MURRAI, *à ſes gens.*

Reſtez ici, vous : vous, courez à la Chancelerie, & rapportez-moi le parchemin qu'on expédie dès qu'il ſera ſcellé. Vous, qu'on aille préparer tout dans la nouvelle maiſon que je viens de louer. *(Il tire un papier de ſa poche & le lit.)* Quel bonheur d'aſſurer le bonheur de Lindane !

LINDANE, *à Polly.*

Hélas ! en le voyant je me ſens déchirer le cœur.

FRIPORT.

Ce Mylord-là vient toujours mal-à-propos ; il eſt ſi beau & ſi bien mis, qu'il me déplait ſouverainement ; mais après tout que cela me fait-il ? j'ai quelque affection, mais je n'aime point moi. Adieu Mademoiſelle.

LINDANE.

Je ne partirai point ſans vous témoigner encor ma reconnaiſſance & mes regrets.

FRIPORT.

Non, non, point de ces cérémonies-là, vous m'attendririez peut-être. Je vous dis que je n'aime point ; je vous verrai pourtant encor une fois : je reſterai dans la maiſon, je veux vous voir partir. Allons, Fabrice, aider ce bon Gentilhomme de là-haut. Je me ſens, vous dis-je, de la volonté pour cette Demoiſelle.

SCENE III.

LORD MURRAI, LINDANE.

LORD MURRAI.

ENfin donc je goûte en liberté le charme de votre vue. Dans quelle maiſon vous êtes ! elle ne vous convient pas ; une plus digne de vous, vous attend. Quoi ! belle Lindane, vous baiſſez les yeux, & vous pleurez : quel eſt ce gros homme qui vous parlait ? vous aurait-il cauſé quelque chagrin ? il en porterait la peine ſur l'heure.

LINDANE, *en eſſuyant ſes larmes.*

Hélas ! c'eſt un bon homme, un homme groſſiérement vertueux, qui a eu pitié de moi dans mon cruel malheur, qui ne m'a point abandonnée, qui n'a pas inſulté à mes diſgraces, qui n'a point parlé ici long-tems à ma rivale, en dédaignant de me voir, qui, s'il m'avait aimée, n'aurait point paſſé trois jours ſans m'écrire.

LORD MURRAI.

Ah ! croyez que j'aimerais mieux mourir que de mériter le moindre de vos reproches, je n'ai été abſent que pour vous ; je n'ai ſongé qu'à vous ; je vous ai ſervie malgré vous. Si en revenant ici j'ai trouvé cette femme vindicative & cruelle qui voulait vous perdre, je ne me ſuis échappé un moment que pour prévenir ſes deſſeins funeſtes. Grand Dieu ! moi ne vous avoir point écrit !

LINDANE.

Non.

LORD MURRAI.

Elle a, je le vois bien, intercepté mes lettres ; ſa méchanceté augmente encor, s'il ſe peut, ma tendreſſe qu'elle rappelle la vôtre. Ah ! cruelle, pourquoi m'avez-vous caché votre nom illuſtre, & l'état malheureux où vous êtes, ſi peu fait pour ce grand nom ?

LINDANE.

Qui vous l'a dit ?

LORD MURRAI, *montrant Polly.*

Elle-même, votre confidente.

LINDANE.

Quoi ! tu m'as trahie ?

POLLY.

Vous vous trahiſſiez vous-même ; je vous ai ſervie.

LINDANE.

Eh bien, vous me connaiſſez ; vous ſavez quelle haine a toujours diviſé nos deux maiſons ; votre pere a fait condamner le mien à la mort ; il m'a réduit à cet état que j'ai voulu vous cacher ; & vous ſon fils ! vous ! vous m'oſez aimer !

LORD MURRAI.

Je vous adore, & je le dois ; c'eſt à mon amour à réparer les cruautés de mon pere : c'eſt une injuſtice de la Providence ; mon cœur, ma fortune, mon ſang eſt à vous. Confondons enſemble deux noms ennemis. J'apporte à vos pieds le contrat de notre mariage ; daignez l'honorer de ce nom qui m'eſt ſi cher. Puiſſent les remords & l'amour du fils réparer les fautes du pere !

LINDANE.

Hélas ! & il faut que je parte, & vous quitte pour jamais.

LORD MURRAI.

Que vous partiez ! que vous me quittiez ! vous me verrez plutôt expirer à vos pieds. Hélas ! daignez-vous m'aimer ?

POLLY.

Vous ne partirez point, Mademoiſelle, j'y mettrai bon ordre ; vous prenez toujours des réſolutions déſeſpérées. Mylord, ſecondez-moi bien.

LORD MURRAI.

Eh qui a pu vous inſpirer le deſſein de me fuir, de rendre tous mes ſoins inutiles ?

LINDANE.

Mon pere.

LORD MURRAI.

Votre pere ! eh où eſt-il ? que me veut-il ? que ne me parlez-vous ?

LINDANE.

Il eſt ici; il m'emmene, c'en eſt fait.

LORD MURRAI.

Non, je jure par vous, qu'il ne vous enlévera pas. Il eſt ici, conduiſez-moi à ſes pieds.

LINDANE.

Ah ! cher amant, gardez qu'il ne vous voie : il n'eſt venu ici que pour finir ſes malheurs en vous arrachant la vie, & je ne fuyais avec lui que pour détourner cette horrible réſolution.

LORD MURRAI.

La vôtre eſt la plus cruelle ; croyez que je ne le crains pas, & que je le ferai rentrer en lui-même. *(en ſe retournant.)* Quoi ! on n'eſt pas encor revenu ? Ciel, que le mal ſe fait rapidement, & le bien avec lenteur !

LINDANE.

Le voici qui vient me chercher ; ſi vous m'aimez, ne vous montrez pas à lui ; privez-vous de ma vue ; épargnez-lui l'horreur de la vôtre ; écartez-vous du moins pour quelque tems.

LORD MURRAI.

Ah ! que c'eſt avec regret, mais vous m'y forcez ; je vai rentrer, je vai prendre des armes qui pourront faire tomber les ſiennes de ſes mains.

SCENE IV.

MONROSE, LINDANE.

MONROSE.

ALlons, ma chere fille, ſeul ſoutien, unique conſolation de ma déplorable vie, partons.

LINDANE.

Malheureux pere d'une infortunée ! je ne vous abandsnnerai jamais. Cependant daignez ſouffrir que je reſte encore.

MONROSE.

Quoi ! après m'avoir preſſé vous-même de partir, après m'avoir offert de me ſuivre dans les déſerts où nous allons cacher nos diſgraces, avez-vous

changé de deſſein ? avez-vous retrouvé & perdu en ſi peu de tems le ſentiment de la nature ?

LINDANE.

Je n'ai point changé, j'en ſuis incapable, je vous ſuivrai ; mais encor une fois, attendez quelque tems, accordez cette grace à celle qui vous doit des jours ſi remplis d'orages, ne me refuſez pas des inſtans précieux.

MONROSE.

Ils ſont précieux en effet, & vous les perdez ; ſongez-vous que nous ſommes à chaque moment en danger d'être découverts, que vous avez été arrêtée, qu'on me cherche, que vous pouvez voir demain votre pere périr par le dernier ſupplice ?

LINDANE.

Ces mots ſont un coup de foudre pour moi ; je n'y réſiſte plus. J'ai honte d'avoir tardé, cependant j'avais quelque eſpoir, n'importe, vous êtes mon pere, je vous ſuis. Ah malheureuſe !

SCENE V.

Mr. FRIPORT, ET FABRICE, *paraiſſent d'un côté, tandis que* MONROSE, & ſa fille *parlent de l'autre.*

FRIPORT, *à Fabrice.*

SA ſuivante a pourtant remis ſon paquet dans ſa chambre ; elle ne partiront point, j'en ſuis bien aiſe : je m'accoutumais à elle : je ne l'aime point, mais elle eſt ſi bien née, que je la voyais partir avec une eſpèce d'inquiétude, que je n'ai jamais ſentie, une eſpèce de trouble, je ne ſai quoi de fort extraordinaire.

MONROSE, *à Friport.*

Adieu, Monſieur, nous partons le cœur plein de vos bontés ; je n'ai jamais connu de ma vie un plus digne homme que vous. Vous me faites pardonner au genre humain.

FRIPORT.

FRIPORT.

Vous partez donc avec cette Dame ; je n'approuve point cela : vous devriez reſter : il me vient des idées qui vous conviendront peut-être : demeurez.

SCENE VI.

Les ACTEURS précédens, le LORD MURRAI, *dans le fond, recevant un rouleau de parchemin de la main de ſes gens.*

LORD MURRAI.

AH ! je le tiens enfin ce gage de mon bonheur. Soyez béni, ô ciel ! qui m'avez ſecondé.

FRIPORT.

Quoi ! verrai-je toujours ce maudit Mylord ? que cet homme me choque avec ſes graces !

MONROSE, *à ſa fille, tandis que Mylord* Murrai *parle à ſon domeſtique.*

Quel eſt cet homme, ma fille ?

LINDANE.

Mon pere, c'eſt... O ciel ! ayez pitié de nous.

FABRICE.

Monſieur, c'eſt Mylord Murrai, le plus galant homme de la cour, le plus généreux.

MONROSE.

Murrai ! grand Dieu ! mon fatal ennemi, qui vient encor inſulter à tant de malheurs : *(Il tire ſon épée.)* il aura le reſte de ma vie, ou moi la ſienne.

LINDANE.

Que faites-vous ? mon pere ! arrêtez.

MONROSE.

Cruelle fille, eſt-ce ainſi que vous me trahiſſiez ?

FABRICE, *ſe jettant au devant de* Monroſe.

Monſieur, point de violence dans ma maiſon, je vous en conjure, vous me perdriez.

FRIPORT.

Pourquoi empêcher des gens de ſe battre quand ils en ont envie ? les volontés ſont libres, laiſſez-les faire.

LORD MURRAI, *toujours au fond du Théâtre à* Monroſe.

Vous êtes le pere de cette reſpectable perſonne, n'eſt-il pas vrai?

LINDANE.

Je me meurs!

MONROSE.

Oui, puiſque tu le ſais, je ne le déſavoue pas. Viens, fils cruel d'un pere cruel, acheve de te baigner dans mon ſang.

FABRICE.

Monſieur encor une fois...

LORD MURRAI.

Ne l'arrêtez pas, j'ai de quoi le déſarmer. *(Il tire ſon épée.)*

LINDANE, *entre les bras de* Polly.

Cruel!... vous oſeriez!...

LORD MURRAI.

Oui, j'oſe... Pere de la vertueuſe Lindane, je ſuis le fils de votre ennemi: *(il jette ſon épée.)* C'eſt ainſi que je me bats contre vous.

FRIPORT.

En voici bien d'une autre.

LORD MURRAI.

Percez mon cœur d'une main, mais de l'autre, prenez cet écrit, liſez & connaiſſez-moi. *(Il lui donne le rouleau.)*

MONROSE.

Que vois-je? ma grace! le rétabliſſement de ma maiſon! O ciel! & c'eſt à vous, c'eſt à vous, Murrai, que je dois tout? Ah mon bienfaiteur!... *(Il veut ſe jetter à ſes pieds.)* Otez-moi plutôt cette vie, pour me punir d'avoir attenté à la vôtre.

LINDANE.

Ah que je ſuis heureuſe! Mon amant eſt digne de moi.

LORD MURRAI.

Embraſſez-moi, mon pere.

MONROSE.

Hélas! & comment reconnoître tant de généroſité?

LORD MURRAI, *en montrant* Lindane.

Voilà ma récompenſe.

MONROSE.

Le pere & la fille ſont à vos genoux pour jamais.

FRIPORT, *à Fabrice.*

Mon ami, je me doutais bien que cette demoiſelle n'était pas faite pour moi; mais après tout, elle eſt tombée en bonnes mains, & cela fait plaiſir.

FIN.

Permis d'Imprimer., & diſtribuer, à Marſeille le 8 Février 1775.

VITALIS P. D. R. D. P.

On trouve à Marseille, chez Jean Mossy, Imprimeur-Libraire, à la Canebiere, un assortiment de Pieces de Théâtre, imprimées dans le même goût.